

LE FRATRICIDE

LE FRATRICIDE

ROMAN CANADIEN

J. FERD. MORISSETTE

LE FRATRICIDE

ROMAN CANADIEN

SUIVI DE

ALBERTINE ET FRÉDÉRIC, nouvelle — DOULEURS ET LARMES, récit — UN REVENANT, légende.



MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS
20, RUE SAINT-VINCENT

1884

PROLOGUE.

Dans la nuit du quinze au seize novembre 18..., un homme sortait d'une maison située dans le rang St-Georges, paroisse St-Clément de Beauharnois, sautait dans une voiture qui stationnait à la porte, et prenait à la hâte, le chemin qui conduit au presbytère.

Il faisait une nuit affreuse.

La pluie tombait par torrents.

Les ténèbres épaisses n'étaient illuminées que par les éclairs nombreux qui sillonnaient les nues.

Le silence de la nuit, n'était interrompu que par le bruit du tonnerre.

Il fallait que l'homme qui se trouvait sur le chemin, en ce moment, eût une mission bien sérieuse à remplir, une mission qui ne demandait aucun délai, car par un temps semblable, pas un être humain n'eût osé sortir de sa maison, à moins d'y être forcé par des raisons de la plus haute importance.

Le cheval allait au galop. Celui qui le conduisait, trouvant qu'il ne marchait pas encore assez vite, activait sa course et de sa voix, et de son fouet qu'il faisait claquer, de temps à autre, aux oreilles de la pauvre bête.

La route entre St-George et Beauharnois, fut bientôt franchie.

En arrivant à Beauharnois, notre promeneur nocturne se dirigea du côté de l'église.

Rendu en cet endroit, il jeta les guides sur son cheval, sauta lestement en bas de sa voiture et se rendit au presbytère.

Il frappa trois fois à la porte.

M. l'abbé Clément qui était alors curé de cette paroisse, s'empressa de venir ouvrir.

—Qu'est-ce qu'il y a à votre service, demanda le ministre du Seigneur ?

—Vite, monsieur le curé, le mendiant du rang St-George se meurt et vous savez s'il a besoin de vous voir, avant d'aller paraître devant le bon Dieu.

—Tiens, c'est toi, Montpetit ; j'y vais, mon enfant, j'y vais.

Et, sans se soucier de la tempête qui sévissait dans toute sa vigueur, sans s'occuper de la fatigue qu'il allait éprouver, M. le curé Clément s'empressa de s'habiller, embarqua dans la voiture et partit avec celui qu'il avait nommé Montpetit.

La pluie continuait à tomber par torrents.

Les éclairs sillonnaient les nues et le tonnerre faisait encore entendre ses grondements sonores.

Le bon curé était trempé jusqu'aux os, lorsqu'il arriva à la résidence du malade qui avait besoin de son ministère.

Un spectacle navrant s'offrit aux yeux du prêtre, lorsqu'il entra dans la maison.

Je dis maison, mais c'est trop bien qualifier la mâsure dans laquelle vivait le mendiant du rang St-Georges.

J'aurais du dire une grange et je ne me serais pas trompé, car c'était bien une grange qu'habitait le malheureux.

Cette mâsure n'avait qu'une seule pièce

qui n'était éclairée, le soir en question, que par la faible lumière d'une chandelle.

Le mendiant, puisque c'est ainsi que le nommait Montpetit, était couché sur un peu de paille, dans un coin de la chambre et laissait entendre de temps à autre quelques gémissements suivis de blasphêmes et d'imprécations.

Une femme, l'épouse de Montpetit, se trouvait auprès de lui.

Le malade pouvait avoir de soixante à soixante et cinq ans.

Miné par la maladie et les privations de toutes sortes, il ressemblait à un véritable squelette.

Il avait les joues extraordinairement creuses, les yeux enfoncés dans leurs orbites ; tout en un mot, lui donnait l'apparence d'un spectre.

On attendait sa mort d'une minute à l'autre.

François Montpetit et son épouse qui étaient venus, comme ils avaient l'habitude de le faire chaque soir, apporter un peu de nourriture au malheureux, s'étaient

aperçus de l'état de faiblesse dans lequel ce dernier se trouvait.

Sans lui dire où il allait, Montpetit, après avoir recommandé à sa femme de rester auprès du malade, courut chercher le prêtre.

En reconnaissant dans la personne qui entrait le curé Clément, le mendiant se mit à l'injurier de la manière la plus brutale.

Il est bon de dire ici, que depuis son arrivée à Beauharnois, ce malheureux n'avait jamais mis le pied dans l'église, et, au moment où nous le trouvons sur son lit de mort, il y avait déjà quatre à cinq ans qu'il demeurait dans cette paroisse.

Il ne paraissait croire ni en Dieu, ni en diable et détestait les prêtres de tout son mauvais cœur, sans trop savoir pourquoi.

Monsieur le curé Clément ne fut donc pas surpris de l'accueil que lui faisait le malheureux

—Que viens-tu faire ici, Clément, dit le mendiant au curé. Ah ! tu veux me voir mourir, hein ? Tu veux assouvir ta haine en te faisant le témoin de mes souffrances.... Tu as peut-être l'espoir que je vais te

donner quelque chose. Vous autres prêtres, vous allez aux mourants, pour leur extorquer leur argent, c'est votre habitude. Mais je n'ai rien ; entends-tu ? je n'ai rien.

—Allons, mon ami, répondit le curé, tranquilisez-vous ; je ne vous ai jamais fait de mal, n'est-ce pas ? Pourquoi croire que je viens ici pour le simple plaisir de vous voir souffrir.

Vous supposez qu'en venant vous trouver, j'ai l'espoir de vous soutirer de l'argent. Est-ce que je ne sais pas, mon cher ami, que vous êtes pauvre ? Et sachant que vous êtes pauvre, dans quel autre intérêt pourrais-je venir, par un temps pareil, si ce n'est dans celui de vous aider à mourir, de vous préparer à paraître devant votre Juge Suprême.

—Me reconcilier avec Dieu, s'écria le malheureux, c'est inutile. J'ai commis trop de crimes, pour espérer le pardon. Je suis damné ! je suis damné ! je suis damné !

Il eut alors une crise épouvantable.

Il était sous le coup de visions affreuses et il criait :

—Le voilà !... le voilà !... la corde au cou !... Arthur !... au secours...au secours !

Et le malheureux se tordait de désespoir sur sa couche.

En entendant ces paroles, le curé et Montpetit se regardèrent et une même pensée traversa leur esprit.

Il y avait plusieurs années, un jeune homme nommé Arthur Julien, avait été trouvé pendu dans sa grange.

On crut d'abord à un suicide, mais le jeune homme était un cultivateur à l'aise et paraissait vivre heureux avec sa femme et ses enfants. On ne put jamais éclaircir ce mystère.

Les paroles du moribond, jetèrent une lumière sur cette tragédie.

Le curé et Montpetit se demandèrent dans leur esprit, si celui qui gisait à leurs pieds n'était pas Pierre Julien, disparu de Beauharnois, depuis un grand nombre d'années et si ce malheureux n'était pas le meurtrier de son frère.

Cependant tous deux restèrent silencieux.

Monsieur l'abbé Clément se sentit pris d'une nouvelle ardeur pour la conversion de cet homme.

Il s'approcha, tout en larmes, du moribond, et l'exhorta de nouveau à recourir à la clémence de Dieu. Lui montrant un crucifix, il lui dit que quand même il aurait commis tous les crimes imaginables, il ne pouvait douter de la miséricorde de Dieu, qui avait envoyé son fils sur la terre pour nous sauver. Jésus en mourant pour nous sur la croix, nous avait rachetés de la damnation éternelle.

La foi était éteinte chez ce misérable.

Il riait de ce que lui disait le prêtre.

Il essaya même, plusieurs fois d'interrompre ce dernier, en lui disant que tout ce qu'il lui racontait était faux, et qu'il était payé pour parler de la sorte.

Finalement voyant que le curé continuait à l'exhorter à demander pardon de ses fautes au Dieu de miséricorde, il s'empara du crucifix et le lança en blasphémant, à l'autre bout de la maison.

L'abbé Clément alla le chercher sans murmurer.

On comprendra facilement, l'émotion qu'il devait ressentir, en face de l'endurcissement du malheureux qui n'avait plus que quelques instants à vivre et qui allait paraître devant le Juge Suprême dans l'état où il se trouvait.

Le crucifix dans ses mains, le bon curé se jette à genoux et adresse à Jésus crucifié, une de ces prières qui partent du cœur :

" Jésus, amour divin, voyez ce malheureux qui va bientôt mourir, et faites tomber sur lui, une étincelle de votre grâce.

" Il est impossible que vous ayez souffert toutes les ignominies, que vous ayez été flagellé, couronné d'épines, que vous soyez mort sur la croix, sans que cet homme participe aux mérites de votre passion et de votre mort.

" Jésus, agneau de Dieu, qui vous êtes immolé pour la rédemption du monde, sauvez-le."

Le prêtre continua de prier pendant quelque temps encore.

Pendant ce temps là, le malade songeait.

Il pensait à son enfance, à sa bonne mère et aux recommandations qu'elle lui faisait quand il était petit.

Il pensait à la plus belle partie de sa vie et la comparait à l'existence qu'il avait menée, depuis le jour où il était entré dans la voie du vice.

Que de fautes au commencement, que de crimes plus tard.

Dieu écoutait la prière du prêtre et touchait de sa grâce le malheureux que la mort attendait.

Des larmes vinrent aux yeux du malade, et il pleura sur ses fautes, sur ses crimes.

L'action qu'il venait de commettre, en jetant au loin le crucifix que le prêtre lui avait présenté, lui causait surtout, une douleur amère.

Ne voyant pas le curé auprès de lui, il regarda de tous côtés, pour voir s'il avait quitté la maison.

Il l'aperçut à genoux, au milieu de la

pièce, tenant le crucifix dans ses mains, le couvrant de baisers, l'inondant de ses larmes.

A la vue de ce prêtre agenouillé, pleurant et priant pour lui, le pauvre malade comprit mieux encore toute l'énormité de sa faute. Et les larmes coulèrent plus abondamment de ses yeux.

Le bon curé Clément venait de terminer sa prière. Il se leva, et se rendit auprès du mourant. On juge de sa joie lorsqu'il le vit pleurer. Il comprit que Dieu venait de faire un nouveau miracle.

—Dieu me pardonnera-t-il tous les crimes que j'ai commis, s'écrie le malheureux, en voyant le prêtre ?

—A tout péché miséricorde, mon frère. Quand même vous auriez commis toutes les fautes possibles, Dieu vous pardonnera, du moment que vous vous repentirez.

—Ma confession sera longue, monsieur le curé, et afin que ma vie serve d'exemple, je vais la conter devant Montpetit qui la dira à toute la paroisse.

Pierre Julien, car c'était bien lui qui

gisait alors dans cette mâsure, fit le récit de sa vie.

Ce qu'il a dit, je vais le rapporter à mes lecteurs, aussi fidèlement que possible.

Avant de commencer mon récit, je dirai à ceux qui veulent bien me lire, que Pierre Julien est mort en bon chrétien, regrettant sincèrement les crimes qu'il avait commis et en en demandant pardon Dieu.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

MALÉDICTION.

I

En 18..., Beauharnois n'était pas ville, c'était même, une bien petite paroisse.

Quelques maisons seulement, bordaient le chemin qu'on nomme aujourd'hui, rue St-Laurent.

Et ces maisons étaient loin d'être aussi belles, aussi confortables, que celles qui existent actuellement.

On n'y voyait pas de grands hôtels, ni de grands magasins.

En 18..., un grand hôtel serait resté sans pensionnaires et les gros marchands d'aujourd'hui, auraient vu leurs marchandises moisir sur les tablettes.

C'est que la population d'alors était moins considérable qu'elle ne l'est à présent et que les moyens de communication avec Montréal et ailleurs, qui amènent en cette ville un grand nombre de touristes et de voyageurs, n'existaient pas dans le temps.

Beauharnois ne recevait alors, que la visite des gens qui travaillaient dans les chantiers d'Ottawa et qui s'arrêtaient souvent, en cet endroit, pour se procurer des provisions et de la boisson.

Au nombre des quelques hahitants qui vivaient à Beauharnois en 18..., se trouvaient deux bons et braves cultivateurs : l'un se nommait Jean Julien, l'autre, Alexis Gendron.

Jean Julien pouvait avoir une cinquantaine d'années. Il était marié depuis vingt-cinq ans, environ. Son épouse Fanchine Marchand avait bien quarante-cinq ans. C'était un modèle de femme par sa propreté et son activité.

Alexis Gendron, lui, avait cinquante-quatre ans.

Il avait épousé, à l'âge de vingt-sept ans, Arthémise Lefebvre, jeune fille qui comptait trois ou quatre ans de moins que lui.

Nos deux braves amis avaient chacun plusieurs enfants.

Julien deux garçons et six filles.

L'ainé des garçons se nommait Pierre et le second Arthur.

Pierre Julien fils de Jean était âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, au moment où commence notre récit.

C'était un assez joli garçon.

Grand, gros, bien fait, c'était le type du beau cultivateur.

Naturellement, comme il n'y avait pas d'école, Pierre n'apprit jamais à lire ni à écrire.

Quand vint le temps de faire sa première communion, son père l'envoya au catéchisme qui se faisait à l'église et ce fut le curé qui le prépara à cet acte, le plus grand, le plus solennel de la vie.

L'enfance de Pierre Julien, fut à peu

près, comme celle de tous les autres garçons.

Son père s'apercevait cependant qu'il avait un mauvais caractère.

Il était violent, entêté, et surtout vindicatif.

Si quelqu' un avait le malheur de lui déplaire, il ne lui pardonnait jamais et cherchait l'occasion de se venger.

La vengeance, il n'avait que cela dans la tête.

Le curé disait au père Julien, que s'il n'y prenait garde, son fils Pierre pourrait bien mal tourner.

Et le pauvre Jean Julien, qui était un brave homme fini, cherchait par tous les moyens possibles à bien élever son fils, afin de lui faire perdre tous ses mauvais penchants, mais toujours sans résultat.

Arthur avait deux ou trois ans de moins que son frère Pierre.

Autant Pierre était violent, entêté, autant Arthur était doux et affable.

Pierre ne pardonnait jamais.

Arthur trouvait toujours des raisons

pour excuser ceux qui lui faisaient du mal.

Aussi, dans Beauharnois, préférait-on, dix fois, Arthur à Pierre.

Tous deux travaillaient sur la terre de leur père.

Gendron n'avait qu'une fille et deux garçons. La fille de Gendron, Alexina, était à peu près de l'âge d'Arthur Julien ; peut-être avait-elle quelques mois de moins.

C'était une jolie fillette.

Elle était grande, et avait une taille comme on n'en voit pas beaucoup, chez les filles des grandes villes.

Elle avait des beaux cheveux blonds et et de jolis yeux bleus.

II

Alexina avait un grand nombre de prétendants, de cavaliers pour parler en bon Canadien.

Les garçons de Gendron, Joachim, et François, avaient de nombreux amis.

Or, plusieurs de ces amis, ne venaient pas à la maison pour le simple plaisir de jaser avec Joachim, ou François.

Ils faisaient les yeux doux à Alexina, et comme la jeune fille était polie, aimable, elle faisait belle façon aux amis de ses frères, et avait une bonne parole, un sourire pour chacun d'eux.

Aussi,— vous savez que l'amour aveugle,—chacun de ces jeunes gens se comptait bien certain que s'il demandait Alexina Gendron en mariage, il serait accepté sur le champ.

Au nombre des jeunes gens qui visitaient la famille Gendron, se trouvaient Pierre et Arthur Julien.

Pierre surtout ne passait pas une journée, sans aller chez Gendron.

Il parlait souvent, très-souvent même à Alexina, qui paraissait ne pas trop aimer sa présence.

Arthur y allait moins souvent et parlait peu à la jeune fille.

Quand celle-ci lui adressait la parole, il rougissait et paraissait éviter de s'entretenir avec elle.

J'oserais dire, cependant, que la jeune fille, ne détestait pas Arthur Julien, jusqu'au point de s'en confesser.

Et ce qui me fait parler de la sorte, c'est que chaque fois que ce dernier arrivait dans la maison, on pouvait voir les joues de la jolie fille, se couvrir d'une rougeur subite.

Etait-elle occupée, que de suite elle laissait son ouvrage et venait prendre part à la conversation.

Je dois dire, cependant, que personne ne paraissait croire qu'Alexina put aimer Arthur Julien.

Arthur croyait même, que la jeune fille aimait Pierre.

Curieuse idée ; mais cela peut arriver.

De son côté Alexina s'imaginait que si Arthur évitait de lui parler, c'était parce qu'il ne l'aimait pas.

Alexis Gendron et Jean Julien se visi-

taient comme deux bons voisins doivent faire.

Un soir, Julien allait fumer la pipe chez Alexis Gendron ; le soir suivant, c'était le tour de Gendron à se rendre chez Julien.

Tout en fumant on causait.

C'était surtout l'hiver qu'avait lieu ces réunions, parce qu'en été on ne finissait les travaux que vers huit ou neuf heures.

Or, un bon soir, on en vint à parler des enfants.

—Sais-tu, disait Jean Julien, que ta fille ferait une fameuse femme de menage. Bonne, propre, travaillante, rien ne lui manque pour faire une femme accomplie.

—Oui, je le crois, dit Gendron, fier d'entendre faire de si beaux compliments à son enfant.

—Et, sais-tu continua Julien, que mon Pierre et ton Alexina feraient un beau couple. Ils s'aiment, pourquoi ne les marierions-nous pas ?

—Ecoute, Jean, ce n'est pas pour te faire de la peine, mais il m'en coûterait

bien gros de donner ma fille à Pierre. Je ne sais pas si Alexina l'aime, ni si lui a de l'amour pour ma fille, mais son caractére et sa conduite ne sont point propres à me le faire désirer pour gendre.

Nous devons dire, ici qu'Alexis Gendron, avait raison de ne pas désirer Pierre Julien pour son gendre. Outre son mauvais caractère, Pierre Julien avait une conduite qui était loin d'être exemplaire.

C'était un ivrogne de première qualité.

Il passait la plus forte partie de ses nuits, dans les buvettes, à boire et à fêter avec ses amis.

On comprendra qu'avec son mauvais caractère, le vice infâme de l'ivrognerie pouvait le conduire très loin.

Il était donc tout naturel que Gendron, qui connaissait les défauts de Pierre, n'aimât pas à l'avoir pour gendre.

Cependant, ne désirant donner à son voisin Julien, aucune réponse définitive, avant de s'être assuré si Alexina aimait Pierre, il lui dit qu'il consulterait sa fille

et qu'il répondrait ensuite à la demande de son ami.

Gendron en arrivant chez lui, ce soir là, était quelque peu ému.

Il l'aimait bien sa chère Alexina, il l'aimait de cet amour qu'a tout bon père ; amour secret, caché, mais qui n'est pas le moins fort.

Et il craignait que sa fille n'aimât ce misérable Pierre.

Rendu chez lui, il parla à sa femme de la demande qui lui avait été faite.

La mère Gendron, ne connaissant pas tous les défauts de Pierre, trouva qu'un mariage entre ce dernier et Alexina, serait tout à fait convenable.

L'idée de voir son épouse parler de la sorte, effraya davantage le père Gendron.

Il ne dormit pas de la nuit.

De bonne heure le matin il était debout.

Alexina qui, comme je l'ai déjà dit, était une jeune fille travaillante se leva quelques instants après son père.

Gendron était assis auprès du poêle qu'il venait de remplir de bon bois et qui

jetat en se moment une bienfaisante chaleur.

Alexina, vint s'asseoir à côté de lui.

Après s'être souhaité réciproquement le bonjour, chacun garda le silence pendant quelques instants.

Enfin Gendron se décida à parler.

—Ma petite fille, dit-il, j'ai quelque chose à t'apprendre qui te fera peut-être plaisir. Tu es demandée en mariage.

En attendant son père parler ainsi, la jeune fille sentit une subite rougeur lui monter à la figure.

Si c'était Arthur, pensa-t-elle ! Mais non, c'est impossible il ne m'aime pas.

Elle se remit aussitôt, cependant, de l'émotion bien excusable que lui avait causé les paroles de son père.

Alexis Gendron, continua :

—Depuis quelque temps, voilà bien, une douzaine de garçons qui me demande ta main. Je leur ai répondu, attendez. J'espérais, vois-tu, que tu finirais par te trahir, et me faire connaître qui tu aimais. Ainsi donc, je vais te nommer ceux que je

crois en position de pouvoir te faire vivre, sans trop de misère. Tu me diras celui que tu préfères et tu l'auras pour mari.

Et le père Gendron se mit à nommer les jeunes gens qui lui avait demandé sa fille en mariage.

C'était tous des habitués de la maison, Alexina les connaissait donc pafaitement bien.

Il y avait Jules Montpetit, François Leduc, Pascal Marchand, Baptiste Lefebvre, etc.

Le dernier que Gendron nomma fut Pierre Julien.

La jeune fille écoutait ces noms en souriant, mais lorsqu'elle entendit le nom de Pierre Julien, elle ne put s'empêcher de faire une fameuse grimace.

Evidemment, Pierre n'était pas celui qu'Alexina préférait.

Eh ! bien, dit son père, lequel de ces jeunes gens aime-tu le mieux ?

—Aucun.

—Aucun ? mais tu veux donc rester vieille fille ?

—Je resterai vieille fille, répliqua Alexina.

Mais en même temps elle pensait à Arthur Julien et elle se disait qu'elle ne détesterait pas de se marier, si ce garçon là lui demandait de devenir sa femme.

—Ecoute, petite, si tu n'aimes aucun de ces jeunes gens, reprit son père, il faut que tu en aimes un que je ne t'ai pas nommé.

—Cela se pourrait, dit la jeune fille en souriant.

—Et quel est celui-là demande le père Gendron, en regardant sa fille attentivement.

Il craignait d'entendre le nom de quelqu'un qu'il n'aimait pas.

—Mon Dieu, s'écria Alexina, ce n'est pas si facile à dire que vous le croyez.

—Aurais-tu honte, de celui que tu aimes.

—Honte, oh ! non, mille fois non. Quand vous le connaîtrez, vous serez content de moi.

—Oui, mais en attendant je ne le con-

nais pas. Est-ce un jeune homme qui a l'habitude de venir à la maison ?

—Oui, papa.

—Je les ai pourtant nommés tous.

—Excepté un.

—Allons, qui ça peut-être.

Et Alexis Gendron cherchait,finalement, le nom d'Arthur Julien lui vint à l'idée, et il se trouva tout surpris de voir qu'il n'y avait pas songé plus tôt.

—C'est Arthur s'écria-t-il en riant.

La jeune fille ne répondit rien.

—Eh ! bien, est-ce lui ? dit Gendron.

—Je crains qu'il ne m'aime pas.

—Qu'il ne t'aime pas, allons donc.

Il ne pouvait lui venir à l'idée qu'un garçon pût ne pas aimer sa fille.

Ne dis rien Alexina, nous irons à tes noces, avant les semences.

III

Alexis Gendron était tellement content de voir que sa fille avait fait un si bon choix, qu'il ne crut pas devoir attendre au soir pour en parler à son voisin.

Et il avait raison d'être heureux du choix d'Alexina.

Arthur Julien pouvait être considéré pour le modèle des garçons de Beauharnois.

Il était sobre, honnête et travaillant ; ne sortait jamais, si ce n'est pour aller chez Gendron.

De fait son père ne pouvait rien lui reprocher.

Il était toujours le premier à l'ouvrage et le soir, quand tout le monde était rentré, il faisait le tour des bâtiments, pour voir si tout était dans l'ordre.

Si vous ajoutez à cela que mon ami Arthur était un assez joli garçon, vous comprendrez facilement, qu'il n'était pas à dédaigner.

Les deux voisins se rencontrèrent sur le chemin.

—Eh ! bien, Gendron, s'écrie Julien en apercevant ce dernier, quelle nouvelle ce matin ?

—De bien curieuses, Jean, repond Gendron, je vais te conter cela.

Et il se mit à lui raconter l'entrevue qu'il avait eue avec sa fille et ce qu'elle avait dit.

A mesure que Gendron parlait, la figure de Julien devenait de plus en plus sombre et lorsque le premier eut fini son récit, Julien ne put s'empêcher de soupirer longuement.

—Qu'as-tu donc, lui demanda Gendron ? ne serais-tu pas content du choix d'Alexina ?

—Oui, je suis content du choix de ta fille. Elle a pris le meilleur des deux et elle a eu raison. Mais...........................

—Pourquoi ce mais ?

—Je me demande, ce que va dire Pierre; Tu me disais hier que tu ne l'aimerais pas pour ton gendre. Je suis loin de t'en blâ

mer. Tu donnais pour raison, son mauvais caractère, sa passion pour la boisson, mais tu ne le connais pas encore tel qu'il est. Lorsqu'il est ivre, il me fait peur tellement il est méchant.

—Et tu voulais que ma fille l'épousât ?

—Vois-tu, j'espérais qu'avec une bonne femme, il se corrigerait. J'avais tort de vouloir exposer Alexina à un malheur épouvantable.

Il y eut un long silence.

Ces deux hommes se connaissaient depuis leur enfance.

Gendron comprenait ce que son ami devait souffrir en ce moment.

—Que faire, disait Julien. Enfin, ta fille n'en veut pas, c'est entendu. Je lui parlerai ce soir et nous verrons. Quant à Arthur, je suis certain qu'il sera des plus heureux en apprenant cette nouvelle.

Et les deux amis se séparèrent en se disant : à bientôt la noce.

En se rendant chez lui, Julien rencontra son fils Arthur, qui revenait de l'étable.

Le brave homme pensa qu'il valait

mieux annoncer la bonne nouvelle d'abord, puis d'attendre l'occasion de faire connaître la mauvaise.

Il s'approcha de son fils et commença à lui parler de choses et autres.

On en vint à la question du mariage.

—Sais-tu, Arthur, que te voilà d'âge à prendre femme. N'y penses-tu pas un tout petit peu ?

—Me marier, répondit-Arthur, je ne suis pas en position de le faire.

—Et, pourquoi pas, reprit son père ?

—Avant de songer à prendre femme je m'établirai convenablement. Je me suis mis quelque argent de côté déjà, et avant longtemps je serai en état de m'acheter une terre.

—Hum ! dit Julien, en riant, monsieur se permet de ramasser de l'argent. Et combien as-tu, dans le moment.

—Trois cents piastres.

—Trois cents piastres ? Bigre c'est un bon montant cela ; ça prouve que tu sais menager, et j'en suis heureux. Mais, voy-

ons, si tu avais une terre, trouverais-tu une jeune fillle à ton goût.

Le jeune homme ne savait que penser de l'interrogatoire que son père lui faisait subir. Il le regarda attentivement, pour voir s'il ne trouverait pas les raisons de toutes ces questions. Mais Julien avait en ce moment, un vrai visage de bois, quoiqu'il eut une fière envie de rire, en voyant la mine effarée de son fils.

Après quelques instants d'hésitations, il répondit :

—Ma foi, j'en trouverais bien une, si toutefois, elle voulait m'accepter.

—Et, le nom, s'il vous plaît, de cette jeune fille qui t'a tombé dans l'œil.

—Alexina Gendron,

Le père Julien fit un geste de surprise.

—Lui as-tu déjà parlé, demanda-t-il?

—Jamais ; je n'ai pas osé, parce que je n'étais pas en position de la faire vivre.

—Eh ! bien, je vais faire une affaire, avec toi. Tu vas aller voir Alexina, tu vas lui parler, et si elle t'accepte, je te donne la

somme qui te manque pour t'établir. Ca te va-t-il.

La joie qui apparut alors sur la figure d'Arthur, répondit amplement à la demande que lui faisait son père.

Ils entrèrent à la maison et le jeune homme se prépara à se rendre chez sa future.

IV

Si Julien avait demandé à Gendron de donner sa fille en mariage à Pierre, c'était parce que ce dernier l'avait prié de le faire

Pierre se doutait bien un peu, qu'il n'était pas aimé d'Alexina, mais il n'aurait jamais cru que la jeune fille put refuser de devenir sa femme.

L'aimait-il réellement ?

Il était difficile d'en douter par sa manière d'agir.

Il cherchait toutes les occasions de lui parler.

Savait-il que la jeune fille se rendait, soit chez les voisins, soit à l'église, que de suite, il allait à sa rencontre afin de faire route avec elle.

Il avait essayé bien des fois de lui ouvrir son cœur en lui dévoilant tout l'amour qu'il avait pour elle, mais Alexina trouvait toujours moyen de changer le sujet de la conversation.

Il se doutait bien qu'elle ne l'aimait pas, mais il avait l'espérance qu'elle changerait et qu'elle finirait par se rendre à ses instances.

La réponse qu'il allait recevoir de son père, devait par conséquent le surprendre quelque peu.

Il était à peu près cinq heures du soir, lorsque Pierre arriva à la maison.

Il était allé à Chateauguay, faire une promenade chez les amis et revenait passablement gris.

Jean Julien se trouvait dans la grange, occupé à quelques travaux de réparation.

Pierre vint l'y trouver.

—Qu'elle réponse, demanda-t-il à son père, en le voyant ?

Julien s'aperçut aux manières de son fils, qu'il était ivre, et il essaya de remettre à plus tard, la réponse qu'il était forcé de donner.

—Je suis occupé, dans le moment, répondit-il, rends toi à la maison ; j'irai t'y trouver dans la minute, et je te ferai connaître ce qu'Alexina a dit.

—C'est donc bien long, que vous ne puissiez pas me le dire de suite ? Est-ce que par hasard, elle ne voudrait pas de moi ? Si c'était le cas, dit-il en proférant des menaces, elle me le paierait cher.

Et il commença à s'emporter contre la jeune fille, contre son père, contre tout le monde.

Jean Julien chercha à le calmer, par toutes sortes de moyens, mais Pierre ne voulait pas entendre raison.

Finalement quand il fut certain que la jeune fille ne voulait pas de lui pour époux, il devint fou de colère.

Il dit que son père était la cause du re-

fus d'Alexina ; que la jeune fille l'aimait et que si elle n'avait pas été influencée, elle l'aurait accepté avec plaisir.

Il criait, blasphêmait, écumait, en un mot, il était affreux à voir.

Son père désirant mettre fin, à cette scène épouvantable, empoigna Pierre par les épaules et le conduisit un peu brusquement à la maison, où il l'enferma dans une chambre, après l'avoir forcé de se coucher.

....

....

Pendant que cette scène se passait chez Julien, une autre beaucoup plus agréable avait lieu chez Gendron.

Le pauvre Arthur tremblait affreusement lorsqu'il partit chez lui pour aller parler à Alexina.

Son cœur battait bien fort.

Le jeune homme s'arrêta plusieurs fois, avant d'arriver à la demeure de Gendron.

Rendu à la porte, je crois bien qu'il resta cinq minutes avant d'entrer.

Alexina, était cachée près de la fenêtre et le regardait faire.

La joie rayonnait sur la figure de la jeune fille.

Elle n'ignorait pas le but de la visite d'Arthur et comprenait cette hésitation de la part du jeune homme ; aussi, en jouissait-elle.

Comme il m'aime, pensait-elle.

Et elle ajoutait, songeant à l'avenir ; comme nous serons heureux.

Lorsqu'elle le vit attendre si longtemps à la porte, elle songea à lui ouvrir.

L'émotion la suffoquait.

Elle essaya de faire un pas, et se trouva dans l'impossibilité de marcher.

Enfin, la porte s'ouvre et Arthur apparaît, rouge de bonheur.

Il aperçoit la jeune fille debout près de la fenêtre.

Une personne qui eut été cachée pour voir la mine qu'avait en ce moment mes deux jeunes amoureux, eut infailliblement éclaté de rire.

Et cependant ces scènes d'amoureux craintifs, se répétent tous les jours.

J'en aurais des chapitres et des chapitres, s'il me fallait raconter toutes celles que je connais.

Mais à quoi bon.

Est-ce que tous mes lecteurs qui ont dépassé la vingtaine, n'ont pas été plus au moins acteurs dans des scènes semblables ?

Je ne raconterai pas au long, non plus, l'entrevue qu'Arthur eut avec Alexina.

Il échangèrent peu de paroles, et se comprirent admirablement bien.

Avait-il besoin de se raconter mille choses.

Ils savaient qu'ils s'aimaient mutuellement du plus profond de leur âme, cela leur était suffisant.

Lorsqu'ils se séparèrent ils étaient décidés à se marier.

Comme ils ne voulaient pas trop froisser Pierre, ils résolurent de demander à leurs parents de ne pas parler de leur

mariage pour le présent, mais d'attendre le moment propice pour l'annoncer.

Les préparatifs devaient se faire en cachette, afin qu'à un moment donné, lorsqu'on verrait Pierre d'assez bonne humeur, on lui ferait part de la nouvelle et le mariage aurait lieu de suite.

On peut comprendre jusqu'à quel point, le misérable Pierre était redouté, par les précautions que prenaient Arthur et Alexina, pour lui apprendre leur mariage.

Nous verrons plus tard s'ils avaient raison de le craindre.

Arthur Julien continua de se rendre tous les soirs chez Gendron.

Au lieu de s'amuser avec les garçons de la maison, comme il avait l'habitude de le faire avant qu'il fut question de son mariage, il parlait à la jeune fille.

Que de projets pour l'avenir, ne discutaient-ils pas ensemble.

On parlait bien bas, pour ne pas éveiller les soupçons des étrangers qui se trouvaient dans la maison.

Que de joie, que de bonheur en perspective.

La soirée passait vite pour les fiancés. On se quittait avec regret, et toujours avec la promesse de se revoir le soir suivant.

Les jeunes gens qui avaient chacun l'espérance qu'un jour Alexina finirait par l'épouser, commençaient à se douter de quelque chose.

La jeune fille était plus timide, plus réservée avec eux. Quand Arthur n'était pas là, on la voyait peu dans la chambre où se tenait la famille. Et dès que le jeune homme arrivait, elle s'empressait de se rendre auprès de lui.

Les soupçons naquirent en peu de temps.

Les jeunes gens s'en parlèrent entre eux et bientôt toute la paroisse se disait que décidément, Arthur Julien allait épouser Alexina Gendron.

Naturellement, Pierre eût bientôt appris la rumeur qui courait dans la paroisse.

On ne peut se faire une idée de l'accès de rage dans lequel cette nouvelle le mit.

Ce fut un dimanche, à la porte l'église qu'il sut la chose.

Depuis que son père lui avait fait entendre qu'Alexina ne voulait pas de lui pour époux Pierre n'avait pas remis les pieds chez Gendron.

Il s'était juré cependant, que si la jeune fille, ne l'épousait pas, elle n'en épouserait pas d'autre.

Puis il avait laissé faire, attendant le moment propice pour mettre ses projets à exécution.

On juge facilement de ce qu'il éprouva, lorsque le dimanche en question, au sortir de l'église, il fut abordé par un de ses amis qui lui dit, sans autre préambule :

—Ah! ça, Pierre, tu vas aller aux noces, donc ?

—De qui, demanda Pierre, étonné ?

—Fais donc pas l'ignorant ; tu sais que ton frère Arthur va épouser Alexina Gendron prochainement.

—Ah ! c'est vrai, répondit Pierre, après une minute d'hésitation. Mais, ajouta-t-il, le mariage n'est pas encore fait.

Et il planta là son ami, s'empressant de se rendre à sa demeure.

Il alla se cacher dans la grange et là se livra à un accès de rage insensée.

Pierre aimait la fille de son voisin, autant qu'un homme de sa trempe peut aimer.

L'idée de se voir rejeter pour son frère lui causa un désappointement impossible à décrire.

Il repassa dans sa mémoire la conduite d'Arthur depuis que son père lui avait fait entendre que la jeune fille ne voulait pas de lui.

Chaque soir, le jeune homme allait chez Gendron. Le dimanche, Arthur et Alexina, se rendaient à l'église et en revenaient ensemble.

Il y avait à peine quelques jours, qu'Arthur avait acheté une terre et commencé à la travailler.

Tout cela et bien d'autres petits détails qu'il serait trop long d'énumérer, lui vinrent à la mémoire.

—Ah ! s'écria-t-il, en blasphêmant, ils

ne sont pas encore mariés. Ils ont cru pouvoir se jouer de moi comme d'un enfant, je vais leur montrer qu'il ont eu tort.

Il se remit quelque peu de sa colère, et se disposa à rentrer à la maison.

Au dîner, il parla de la nouvelle qu'il avait apprise et taquina même Arthur, sur son mariage.

Le père était enchanté de voir que Pierre se montrait si bien disposé.

On fixa la date du mariage à quinze jours plus tard.

Arthur se rendit dans l'après midi chez Gendron, et fit part à la famille de ce qui était arrivé et de la décision qu'on avait prise, de faire le mariage quinze jours plus tard.

V

La maison de Gendron était située, près du lac.

On sait que pour aller puiser de l'eau

dans le lac, on construit généralement des petits ponts, appuyés, d'un bout sur la terre et soutenu de l'autre bout par un billot ou une pierre.

Ces petits ponts avancent d'une douzaine de pieds dans le lac.

Dans le temps où se passe notre récit il existait de ces petits ponts, tout comme aujourd'hui.

Il y en avait un en face de la maison de Gendron et c'était là que les garçons où la fille allait puiser de l'eau,

Environ une huitaine de jours après que Pierre eût appris la nouvelle du mariage de son frère avec Alexina, un accident qui eut pu avoir des suites facheuses, arriva en cet endroit.

Un bon matin, Alexina partit comme elle avait l'habitude de le faire tous les jours, pour aller puiser de l'eau.

Rendue au bout du pont, elle se pencha pour remplir son sceau d'eau.

Au même instant le pont commença à s'ébranler.

La jeune fille leva la tête et regarda de

tous côtés pour voir quelle était la cause de cet ébranlement.

Elle ne vit rien qui put l'expliquer.

Saisi d'un sinistre pressentiment elle s'empressa de mettre son sceau à l'eau.

Au même instant le billot qui retenait l'extrêmité du pont, partit tout à coup et s'écroula entraînant la jeune fille dans sa chute.

En tombant Alexina se frappa la tête contre un caillou et disparut sous l'eau.

La jeune fille avait jeté des cris, en sentant le pont s'écrouler sous elle.

Un homme qui passait en ce moment en cet endroit, entendit ces cris et courut à la rivière.

Il arrive au moment où la jeune fille disparait.

Il jette son habit par terre et se précipite à l'eau.

Il plonge trois fois, sans pouvoir trouver la jeune fille.

Enfin à moitié mort de fatigue, il plonge de nouveau, attrape les cheveux d'Alexina, et reparaît à la surface avec elle.

Il la prend dans ses bras et court aussi vite que peut lui permettre le fardeau qu'il porte, jusqu'à la maison de Gendron.

Alexina était privée de connaissance, peut-être était-elle morte.

Le sang s'échappait par une large blessure qu'elle avait à la tête.

Son père et sa mère, s'empressèrent de lui donner tous les soins possibles, afin de la ramener à la vie.

Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard, que la jeune fille ouvrit les yeux.

Elle regarda de tous côtés cherchant à comprendre ce qui lui était arrivé.

Enfin, la mémoire lui revint et on la vit frissonner.

Elle se calma de suite et demanda qui l'avait sauvée.

Ses parents appelèrent le jeune homme qui se tenait dans la chambre voisine.

Alexina reconnut en son sauveur, Arthur Julien son fiancé.

Quelle était la cause de l'accident qui venait d'arriver ?

Chacun se faisait cette demande, et personne ne pouvait trouver une réponse.

Si Gendron eut été sur le bord de la rivière, la veille au soir, il eut pu voir un homme s'acheminer furtivement du côté du petit pont.

Il eut vu cet homme se déchausser, retrousser ses pantalons jusqu'au dessus des genoux et se mettre à l'eau.

Il l'eut vu faire des efforts pour placer le billot de telle sorte qu'il suffirait de marcher sur les planches qu'il soutenait pour les faire tomber.

L'homme en question, après s'être assuré que son ouvrage était bien fait, sortit de l'eau, remit ses chaussures et se sauva dans la direction de la maison de Julien.

Le misérable qui venait de préparer un meurtre,si je puis m'exprimer ainsi, n'était autre que Pierre Julien.

Il avait dit que le mariage n'était pas encore fait ; il prenait le moyen pour qu'il ne se fit pas.

En effet n'eut été la présence providentielle d'Arthur, en cet endroit, au moment

de l'accident, Alexis Gendron n'avait plus de fille et Arthur Julien plus de fiancée.

Quand le jeune homme arriva chez lui tout mouillé, Pierre venait de se lever.

Arthur, ne se doutant nullement que son frère put être assez vil, pour avoir préparé l'accident, raconta à la famille ce qui était arrivé.

Pierre écouta sans sourciller.

Il poussa même le cynisme jusqu'à plaindre la jeune fille, victime de sa méchanceté.

Alexina fut plusieurs semaines avant de se rétablir.

Les premiers jours qui suivirent l'accident, furent bien pénibles et pour les parents et pour le fiancé de la jeune fille.

Battue par une violente fièvre, Alexina fut plusieurs jours en danger.

Le prêtre dût même lui administrer les derniers sacrements.

On comprendra facilement dans quelle anxiété se trouvait ce pauvre Arthur.

On le voyait constamment chez Gendron.

Il passait les nuits blanches au chevet de la malade, en compagnie du père ou de la mère de cette dernière et ne prenaient que quelques instants de repos dans le jour.

Il maigrissait à vue d'œil.

Ses parents lui conseillaient de ne pas se fatiguer, lui disant que quand bien même il se rendrait malade, cela ne guérirait pas plus vite Alexina, qui était très bien soignée par sa famille.

Arthur ne voulait pas entendre raison.

Aussi, lorsque la jeune fille commença à se rétablir, ce fut à son tour, de prendre le lit.

Il fut bien malade, mais sa forte constitution triompha de la maladie et il fut bientôt sur pieds.

VI

Des mois s'étaient écoulés depuis le dimanche où Pierre avait appris le futur mariage de son frère avec Alexina.

L'accident arrivé à la jeune fille avait considérablement retardé le mariage, puis était venue la maladie d'Arthur.

Lorsque tout le monde fut rétabli, on était rendu dans le temps des foins.

Arthur avait eu de l'aide pour travailler sur sa terre, pendant sa maladie.

Il lui fallait maintenant faire les récoltes.

Le mariage fut donc remis à l'automne suivant.

Rien de bien étrange se passa durant ce temps.

Chacun travaillait de son côté.

Pierre continuait à être gai dans sa famille.

Le retard apporté au mariage de son frère, lui causait un grand plaisir.

Il espérait bien trouver dans sa mauvaise tête un nouveau moyen, sinon d'empêcher complètement, du moins de retarder ce mariage.

La récolte avait été excellente.

Arthur surtout était très-satisfait de la sienne.

Ses granges étaient pleines de foin et de grains.

Le mariage devait avoir lieu prochainement, dans huit ou quinze jours.

Arthur avait meublé sa maison, et tout était prêt pour recevoir les mariés.

Le jeune homme demeurait encore chez son père.

Une nuit, à la fin du mois de septembre, les habitants de Beauharnois furent réveillés en sursaut, par les cris de au feu, au feu.

En un instant toute la parroisse fut sur pied et se dirigea vers le théâtre de l'incendie.

Les familles Julien et Gendron furent les premières rendues.

Jugez de la douleur et du désespoir de ce pauvre Arthur, lorsqu'il s'aperçut que c'étaient sa maison et sa grange qui brûlaient en ce moment.

Malgré des efforts inouïs, on ne put rien sauver.

Maison, grange, récolte, animaux, tout fut détruit dans l'incendie.

Le malheureux jeune homme se trouvait complètement ruiné.

Il n'avait d'autres ressources que de vendre sa terre et de continuer à travailler pour son père.

La secousse fut trop forte pour Arthur.

En arrivant chez lui, après l'incendie, il tomba sans connaissance sur le plancher.

Son père et un de ses voisins le transportèrent sur un lit, pendant qu'un autre courrait à Chateauguay, chercher un médecin.

Arthur ne reprit connaissance qu'au bout de six heures.

Aux premier mots qu'il prononça ont s'aperçut qu'il était dans le délire.

L'origine du feu était le sujet des conversations, dans la paroisse.

On était dans le temps du battage des grains.

Quelques personnes prétendirent que le feu avait bien pu être mis par des batteurs qui auraient allumé leur pipe au moment du départ et laissé tomber une allumette à demi éteinte sur la paille.

Mais les batteurs avaientquitté la grange à six heures et le feu ne s'était déclaré que vers dix heures, ou dix heures et demie.

On dut donc laisser cette supposition de côté.

On chercha à expliquer autrement l'origine de l'incendie, mais en vain ; on ne put arriver à aucun résultat, si ce n'est que le feu avait peut-être été mis.

Mais on ne connaissait pas d'ennemis à Arthur.

Le jour de l'incendie Pierre arriva chez lui, vers six heures et demie.

Après le souper, il ne sortit pas, mais s'amusa à parler de choses et d'autres avec ses parents.

Vers neuf heures il monta se coucher.

A neuf heures et demie, tout le monde dormait, ce soir là, chez Julien.

La chambre où couchait Pierre, se trouvait en arrière.

Il y avait une fenêtre qui donnait sur la cour et appuyée sur la maison, tout près de la fenêtre, se trouvait une échelle.

Quand Pierre se fut assuré, en écoutant attentivement, que tout le monde dormait dans la maison, il sortit par la fenêtre, descendit l'échelle, et rendu dans la cour, se mit à courir à travers les champs jusqu'à la maison de son frère.

La nuit était sombre.

Il n'y avait personne dehors à pareille heure.

Pierre ne craignait pas d'être rençontré.

Rendu près de la maison d'Arthur, il se mit à examiner la position des bâtiments.

Il voulait la ruine totale de son frère, et le meilleur moyen d'arriver à ce résultat, était de tout faire brûler.

Il y avait une maison, une grange et un étable.

Il résolut de mettre le feu à chacun des bâtiments.

Pierre prit un peu de paille et le plaça dans la maison, près d'une cloison en bois, puis il y mit le feu.

Dans la grange et dans l'étable il y

avait assez de paille pour qu'il n'eût pas le trouble d'en charroyer.

Il n'eut qu'à jeter une allumette et dans un instant tout fut en flamme.

Pierre content de son succès, s'empressa de revenir chez lui.

Il se déshabilla à la hâte et se jeta sur son lit.

Il riait le misérable, en songeant au résultat de cet incendie.

Son frère ruiné ne pourrait plus songer à se marier et alors la jeune fille, qui ne devait l'aimer que parce qu'il était riche, serait bien forcée de l'accepter, lui, pour son époux.

Quelle âme vile !

Il fut troublé dans ses réflexions par les cris de au feu ! au feu !

Un homme revenant de Chateauguay avait aperçu les flammes.

Sachant que les bâtisses qui brûlaient appartenaient à un Julien, il s'empressa de venir les en avertir.

On sait quel fut le résultat de cet in-

cendie : la ruine complète, pour le malheureux Arthur.

Il n'eut pas la force de supporter un pareil malheur.

Et comme nous le disions plus haut il devint fou.

On croira peut-être qu'en voyant son frère en cet état, Pierre eût regret de sa conduite.

Mais non ; est-ce que la folie de son frère n'était pas encore un avantage pour lui !

Y avait-il une jeune fille, sur la terre, assez stupide pour vouloir d'un fou pour époux.

La chose était impossible, il le savait, et s'en réjouissait.

Infailliblement, la jeune fille allait lui appartenir.

Mais le misérable avait compté sans l'amour sans borne qu'Alexina avait pour Arthur.

Et la position dans laquelle se trouvait son fiancé, n'était-elle pas de nature à centupler cet amour chez la jeune fille.

A-t-on jamais vu, un cœur noble et généreux rester insensible à la souffrance!

Mais le misérable Pierre n'avait pas de cœur, et il pensait tout le monde comme lui.

On verra plus tard, quel fut le résultat de ses mauvaises actions.

VII

Le temps s'écoule lentement.

Le pauvre Arthur est toujours dans le même état.

Chaque matin, au sortir du lit, il vient se placer près du poële et il passe sa journée à se balancer doucement, sur une chaise.

Comme il est changé le pauvre homme.

Lui, si vigoureux, si robuste, il y a quelques mois, il n'est plus qu'un squelette.

Sa vue seule inspire la pitié de ceux qui le voient.

Il a les joues creuses, ses yeux sont enfoncés dans leur orbitre.

Ses cheveux si noirs, sont devenus blancs.

Sa figure toujours gaie, n'annonce plus que la folie.

Son sourire a fait place à un air hébêté, qui fait pleurer ceux qui le voit.

Il rit encore, mais grand Dieu ! quel rire. Comme on préfèrerait des pleurs à ce rire insensé qui vous torture le cœur.

Il parle, mais quel discours.

Des paroles sans suite qu'il paraît adresser à des êtres invisibles.

On pleure presque continuellement, chez Julien.

C'était le meilleur de la famille, ce pauvre Arthur.

On l'aimait, on l'adorait en quelque sorte.

Et comme il savait rendre amour pour amour, caresse pour caresse !

Le soir, à la veillée, les parents et les amis se réunissaient chez Julien, et l'on parlait du jeune homme.

Chacun rappelait quelques souvenirs du passé et tout le monde pleurait en son-

geant au changement que la folie avait opéré chez le pauvre enfant.

Ah ! oui, pauvre enfant.

Encore à la fleur de l'âge, au moment où le bonheur lui apparaissait dans toute sa plénitude, se voir plongé dans les ténêbres de la folie.

On le plaignait, et l'on faisait des vœux pour sa guérison.

La malheureuse Alexina venait passer une grande partie de la journée auprès de celui qui devait être son époux.

Que de changements s'étaient opérés aussi, chez la jeune fille.

Comme elle était pâle, comme elle avait l'air triste et abattu.

Toute personne qui les voyait tous deux, Arthur et Alexina, assis l'un près de l'autre, ne pouvait retenir des larmes.

Il eut fallu un cœur de pierre, pour ne pas s'attendrir à la vue d'un spectacle aussi navrant.

Arthur, dès qu'il voyait entrer sa fiancée, se mettait à frapper des mains.

Il ne la reconnaissait pas cependant,

mais il la voyait souvent, et comme elle était bonne pour lui, comme elle l'entourait de soins, il l'aimait.

Il lui parlait, il lui racontait ses peines, ses joies.

—Ah ! ma belle demoiselle, disait-il, je suis heureux de vous voir. Je vais me marier prochainement, et vous viendrez à mes noces.

Je suis assez riche, voyez-vous j'ai bien menagé mon argent et je me suis acheté une belle terre.

Ma fiancé est bien belle.

Elle se nomme Alexina.

Elle est bonne et travaillante.

Nous allons être bien heureux tous les deux.

Puis songeant tout à coup à l'incendie qui l'avait ruiné, il s'écriait :

—Du feu ! du feu ! ce sont mes bâtiments qui brûlent. Ah ! mes animaux, mon grain, mes instruments, tout est perdu, tout est perdu ; je suis ruiné.

Et il se mettait à pleurer.

Alexina l'écoutait les larmes aux yeux, et cherchait à le calmer.

Comme elle souffrait la pauvre jeune fille.

Cet homme dans le délire, était son fiancé.

Elle lui avait donné tout son amour.

Elle avait mis en lui toutes ses espérances, tout son bonheur.

Elle l'aimait beaucoup avant sa maladie, mais comme son amour avait augmenté depuis qu'il était en cet état.

Elle savait qu'à moins d'un miracle, Arthur ne pourrait jamais guérir et par conséquent jamais l'épouser, mais elle avait fait le sacrifice de son avenir.

VIII

Je ne crois pas nécessaire de dire ici, que tout ce qui était humainement possible de faire, avait été fait, pour amener la guérison d'Arthur Julien.

Les habitants de Beauharnois ayant

les Julien et les Gendron à leur tête, avaient décidé de prendre un bon moyen pour guérir le jeune homme.

Arthur avait souvenance d'avoir eu une terre et une maison en sa possession, et que tout avait été détruit par le feu.

Plusieurs personnes prétendaient que si le jeune homme revoyait tout ce qu'il avait perdu, il en serait tellement frappé, que la raison lui reviendrait.

Chacun se mit à l'œuvre et en un mois maison, grange et étable étaient debout.

Il y avait déjà deux ans que Arthur avait perdu la raison.

On se trouvait dans le temps du battage des grains.

Au printemps, les Gendron et les Julien aidés de quelques amis, avaient ensemencé la terre, puis dans le courant de l'été avaient fait la récolte, de sorte que la grange était pleine de grain et de foin.

On avait acheté le même nombre d'animaux qu'il y avait sur la terre au moment de l'incendie, ainsi que les instruments agricoles.

On avait pris un grand soin de construire maison, grange et étable tels qu'avant leur destruction.

En un mot une personne qui n'eut pas été témoin de ce qui s'était passé en cet endroit s'y serait trompé et aurait cru que les bâtisses étaient les mêmes que celles qui existaient avant l'incendie.

Arthur n'avait pas mis les pieds sur sa terre depuis la catastrophe qui l'avait ruiné.

Il avait toujours refusé d'y aller et je dois avouer qu'on ne cherchait pas à l'y conduire, afin que la surprise qu'on voulait lui causer fut plus grande et amena s'il était possible sa guérison.

Enfin le moment était arrivé de faire voir au jeune homme sa propriété.

Ce fut Alexina qui eût pour mission de le décider à y aller.

Un matin, elle arriva chez Julien de bonne heure : il était environ cinq heures et demie.

Arthur était debout et se promenait de long en large dans la cuisine.

Comment, lui dit la jeune fille, tu n'es pas encore rendu sur ta terre, et tes gens qui sont à battre ton grain depuis plus d'une heure. Allons paresseux, viens examiner leur ouvrage.

Alexina s'efforçait de sourire en parlant, mais, une personne qui eut prêté attention, se fut aperçu que la jeune fille avait des larmes dans la voix et qu'elle faisait des efforts pour ne pas éclater en sanglots.

En entendant parler Alexina, Arthur se mit à la regarder tout ébahi, puis, après quelques minutes de réflexion, il se rappela sans doute de l'incendie, car il répondit :

—Tout est brûlé, tout est brûlé, je suis ruiné.

—Brûlé, brûlé, mais rêves-tu ? Allons, viens avec moi, tu verras que tout est bien comme tu l'as laissé hier.

Machinalement, Arthur suivit la jeune fille.

Pendant le trajet de la demeure de son père à sa terre, le jeune homme ne dit pas un mot.

Il se faisait cependant un travail considérable dans sa pauvre tête malade.

Il regardait de tous côtés, s'arrêtait pour examiner une maison, un arbre.

Tout le monde savait dans la paroisse, la tentative qui devait se faire ce jour là, pour faire recouvrer la raison à ce pauvre enfant.

Ceux qui demeuraient sur le parcours que devait suivre Arthur, se mettaient sur le perron de la porte de leur maison et le saluaient au passage.

Il mettait alors la main sur son front comme s'il eut voulu rassembler ses souvenirs, puis comme s'il ne pouvait trouver ce qu'il cherchait, il se mettait à branler la tête comme un homme découragé, et continuait son chemin.

Enfin, ils ne sont plus qu'à quelques arpents de la maison d'Arthur.

Le père Julien est sur le perron, qui regarde venir son pauvre enfant.

Il tremble le brave homme, ses jambes fléchissent sous lui.

Quel serait le résultat de cette tentative ?

Si elle n'allait pas réussir ?

Il eut la force d'entrer dans la maison et informa ceux qui s'y trouvaient qu'Arthur s'en venait, qu'il n'était plus qu'à quelques arpents.

Chacun se mit à l'ouvrage et on attendit avec impatience l'arrivée du jeune homme.

Plus Alexina avançait, plus elle se sentait faiblir.

Elle faisait des efforts surhumains pour ne pas pleurer.

Quand elle aperçut la maison, elle prit son courage à deux mains, et s'adressant à Arthur, elle lui dit en la lui montrant :

—Tiens regarde ta maison ; tu vois bien que tu te trompais tantôt, quand tu disais qu'elle était brûlée.

Arthur regarde dans la direction désignée par la jeune fille, et s'arrête subitement, la tête en avant, les yeux grands ouverts.

Il pousse alors un soupir prolongé et

s'écrie en se tenant la tête de ses deux mains :

—Ah ! mon Dieu, ma tête, ma tête ; je crois que je vais devenir fou.

Puis, sans songer à sa compagne, il s'élance à la course, dans la direction de sa maison.

La jeune fille le suit du plus près qu'elle le peut.

Ils arrivent ainsi en courant jusque devant la maison.

Arthur se dirige alors du côté de la grange et s'arrête en face des batteurs.

Ces derniers le saluent et l'un d'eux lui dit en riant :

—Tu es en retard ce matin, Arthur, je crois que tu fais le paresseux.

Arthur répète encore :

—Ah ! mon Dieu, ma tête.

Il ne dit rien aux batteurs et se dirige vers l'étable.

Ses voitures sont là,telles qu'elles étaient la veille de l'incendie.

Il regarde dans le champ et aperçoit ses animaux.

Il court alors vers la maison criant toujours : ma tête, ma tête.

Mais la secousse était trop forte.

En arrivant dans la maison, il tombe sans connaissance sur le plancher.

Son père aidé de l'un des batteurs le transporte sur un lit.

Il n'est pas nécessaire de dire dans quelle disposition d'esprit se trouvaient les familles Gendron et Julien.

Àlexina surtout, croyant avoir un tout autre résultat que celui qu'elle espérait, se faisait mille reproches sur sa conduite.

Elle pleurait à chaudes larmes, auprès du lit, sur lequel Arthur gisait privé de connaissance.

Arthur fut plus d'une demi-heure sans connaissance.

En revenant à la vie le jeune homme se mit à regarder de tous côtés.

Son regard n'était pas égaré, mais annonçait l'étonnement.

—Où suis-je demanda-t-il à son père qui se trouvait devant lui ?

—Chez toi, mon enfant : mais repose-

toi. Ne parle pas, car cela te fatiguerait. S'il y a quelque chose que tu désires savoir, tu m'en parleras tantôt.

Arthur ne voulut pas écouter les recommandations que son père lui faisait.

—J'ai fait un mauvais rève je crois, dit-il. J'ai souffert, horriblement, mais je ne me rappelle de rien.

Son regard, son parler, tout annonçait que le jeune homme avait recouvré la raison.

Je ne saurais décrire la joie qu'éprouva, les parents et les amis d'Arthur, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était guéri.

Alexina, surtout, en sautait de joie.

Elle courut d'un trait jusqu'à la demeure de son père, afin d'annoncer à ceux qui étaient restés à la maison, la guérison de son fiancé.

Et tout le monde qui demeurait sur le chemin qu'elle dut parcourir, l'appellait à son passage pour lui demander des nouvelles du jeune homme.

Alexina, sans prendre la peine de s'ar-

rêter, criait à chacun de ceux qui s'informaient.

—Il est guéri.

Et il fallait voir la joie qui apparaissait sur la figure de tous ces gens en apprenant la bonne nouvelle.

—Arthur est guéri se disait on : quel bonheur.

IX

Un mois après les événements que j'ai rapportés dans le chapître précédent, Arthur était complètement rétabli.

Le dimanche suivant, M. le curé devait publier le dernier ban du mariage d'Arthur Julien avec Alexina Gendron.

Tout allait donc pour le mieux.

Que faisait Pierre pendant ce temps là, me demandera-t-on ?

Pierre cherchait dans sa mauvaise tête un moyen d'empêcher le mariage.

Le brave père Julien se doutait de quelque chose.

Il n'avait pas remarqué sans un certain mécontentement que pendant l'année qui avait suivi l'incendie des bâtisses du malheureux Arthur, Pierre avait été d'une gaieté folle.

Il s'amusait, et lorsque quelqu'un lui parlait de son frère et lui faisait remarquer qu'il était bien gai quand tout le monde dans sa famille était triste, il répondait invariablement... Est-ce ma faute à moi, si mon frère est fou ?

Le misérable hypocrite !

Il savait fort bien que c'était lui qui avait été la cause de la folie de son frère, mais il ne voulait pas qu'on vint à soupçonner qu'il était l'auteur de ce crime.

Pierre avait encore dans la tête, de devenir l'époux d'Alexina Gendron.

On sait que tout ce qu'il a fait, soit contre la jeune fille, soit contre Arthur n'avait pour but que d'empêcher leur mariage.

Après le refus de la jeune fille, il essaya de faire mourir cette dernière.

Cependant, Pierre n'éprouvait pas encore de la haine pour Alexina.

Dans un premier moment de colère il avait désiré sa mort mais l'amour avait bientôt pris le dessus.

Il regretta même ce qu'il avait fait, mais comme avant tout, il tenait à ce qu'Alexina n'épousât pas Arthur, il résolut d'empêcher le mariage en ruinant son frère.

Arthur fou, il fut dans la jubilation. Alexina finirait bien par l'accepter pour époux ; c'était du moins ce qu'il pensait.

Mais il fallait se faire accepter de la jeune fille, voilà ce qu'il y avait de plus difficile.

Pierre laissa faire quelque mois.

Il n'osait encore parler, car il croyait s'apercevoir qu'Alexina n'avait pas beaucoup d'amitié pour lui.

Enfin voyant qu'Arthur ne revenait pas à la raison, il prit sa lâcheté à deux mains et se disposa à faire une nouvelle tentative auprès de la jeune fille.

Il se mit de nouveau à fréquenter la famille Gendron.

Pierre jouait du malheur.

Dès qu'il faisait son apparition chez Gendron, on voyait Alexina partir furtivement, et se rendre chez Julien.

Se doutait-elle de ce qui amenait le jeune homme chez son père.

Sa conduite le laissait bien entendre.

Pierre rageait.

Chaque fois qu'il revenait de chez Gendron, le misérable passait des heures à sacrer, à blasphêmer contre la jeune fille.

Il pleurait de rage, en constatant son impuissance à captiver même l'estime de celle qu'il aimait.

Il résolut malgré tout, de lui parler encore une fois de son amour.

Ce fut un dimanche, après la messe, qu'il aborda Alexina, au sortir de l'église.

Ils marchèrent un bon bout de chemin, sans se dire un mot.

Alexina se doutait de ce que Pierre avait à lui dire et elle se préparait à le re-

cevoir de manière à lui ôter le peu d'espoir qu'il pouvait encore avoir.

Enfin Pierre, après avoir parlé de choses et d'autres, finit par une déclaration d'amour des plus accentuées.

Le regard que lui lança la jeune fille et l'air de mépris qui se lisait sur sa figure, firent reculer Pierre de quelques pas.

—Comment lui dit la jeune fille, tu oses me parler d'amour, toi, Pierre Julien. Crois-tu que je vais oubliér celui qui m'a sauvé la vie. Non, Pierre, j'ai plus de cœur que tu ne le crois. Plus Arthur sera dans le malheur, plus je l'aimerai. Soyons amis, mais ne me parle jamais de ton amour.

Evidemment la jeune fille faisait des efforts pour parler doucement.

A voir l'indignation qui se reflétait sur sa figure, on eut pu s'attendre à une explosion de colère, mais il n'en fut rien.

Il est probable qu'Alexina, connaissant le mauvais caractère de Pierre, ne voulait pas trop le froisser.

Ils ne s'adressèrent plus une seule parole, pendant le reste du trajet.

Rendue en face de la demeure de son père, Alexina souhaita le bon jour à Pierre, qui ne répondit même pas.

Dans le courant de l'après midi la jeune fille raconta au père Julien, ce qui lui était arrivé.

Julien répondit : je m'en doutais.

Puis il ajouta mentalement : pourvu qu'un nouveau malheur n'arrive pas.

Deux ou trois mois plus tard, Pierre fit une nouvelle démarche auprès de la jeune fille.

Le résultat ne fut pas meilleur pour lui, que la première fois.

Le cœur plein de rage, en face de l'indifférence, pour ne pas dire plus, qu'Alexina éprouvait pour lui, il dit à cette dernière, en la laissant :

—Ecoute, Alexina, qu'Arthur devienne mieux, où qu'il reste dans l'état où il est actuellement, tu ne seras jamais son épouse.

La conduite de Pierre avait déjà fait naître chez son père le soupçon qu'il ne devait pas être étranger aux malheurs arrivés à Alexina et à Arthur ; ce que la

jeune fille lui raconta, ne fit que comfirmer ses soupçons. Il résolut donc de surveiller son fils ainé de près.

Le samedi qui précéda la publication du dernier banc, vers neuf heures et demie du soir le père Julien qui était toujours aux aguets, crut entendre ouvrir la fenêtre de la chambre de Pierre.

Prenant toutes les précautions possibles pour ne pas faire de bruit, il se rend auprès de la fenêtre de sa chambre qui se trouve au dessous de celle de son fils et regarde dehors.

Il faisait affreusement noir, cependant il put voir une forme descendre l'échelle qui était appuyée sur la maison, puis partir en courant à travers les champs.

Le misérable, s'écrie le père Julien, indigné, il va renouveler son crime d'il y a deux ans, mais cette fois j'y serai.

Il ouvre la porte et le voilà parti à la recherche de Pierre.

Il le distingua bientôt dans l'ombre, courant toujours dans la direction de la maison d'Arthur.

Désirant le prendre sur le fait, il ne chercha pas à l'approcher.

Ils coururent ainsi, jusqu'à la grange d'Arthur.

Rendu en cette endroit, Pierre se disposait à mettre le feu, lorsqu'il se sentit subitement empoigné par une main de fer.

—Misérable, s'écrie le père Julien, que fais-tu là ?

En se sentant empoigné, Pierre chercha à s'esquiver, mais il avait affaire à plus fort que lui.

Quoique passablement âgé, le père Julien avait encore le poignet solide et malgré tous les efforts qu'il fit, Pierre ne put s'échapper.

—C'est toi, Pierre, continua le père Julien, qui veux ruiner de nouveau ton pauvre frère. Ah ! je connais maintenant, qui a causé l'accident qui a failli coûter la vie à Alexina, je connais maintenant qui a mis le feu aux batiments d'Arthur. C'est toi, malheureux qui a commis tous ces crimes. Tu n'as donc pas de cœur. Tu ne crains donc ni la prison ni l'exil.

Pierre se remit bientôt de la surprise que lui avait causé l'apparition de son père en cette endroit.

Se voyant pris sur le fait, il résolut de payer d'audace.

Il se moqua de la jeune fille, d'Arthur, et de son père même.

Il dit qu'il avait juré que le mariage entre Arthur et Alexina n'aurait pas lieu et il était décidé à mettre tout en œuvre pour remplir son serment.

Le père Julien voulut alors lui faire quelques remontrances.

Fou de rage, ne sachant plus ce qu'il disait, Pierre se mit à injurier son père de la manière la plus brutale.

Le père Julien commençait à sentir la colère s'emparer de lui. Il se contraignit autant qu'il put ; finalement, le cynisme révoltant dont son fils faisait preuve, le mit hors de lui-même et dans un moment d'indignation facile à comprendre il s'écria:

—Va-t-en, misérable et ne remets jamais les pieds dans la paroisse, va-t-en, je te chasse, je te maudis.

En même temps, il lâcha le bras de Pierre qu'il avait tenu jusque-là.

Pierre partit alors à la course et disparut bientôt dans les ténébres.

Quand au malheureux père Julien, il se laissa cheoir sur un morceau de bois qui se trouvait près de la grange.

Il resta là, sans bouger pendant quelques instants, puis il se mit à pleurer à chaudes larmes.

Il était une heure du matin lorsque le père Julien arriva chez lui. Personne ne s'aperçut de son absence, et personne ne le vit arriver.

Le lundi suivant Arthur et Alexina étaient unis par les liens du mariage.

La paroisse toute entière assista à la cérémonie, pour donner une preuve de la joie que lui causait le bonheur de ces deux êtres qui avaient tant souffert.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

NOUVEAU CAÏN.

I

En entendant son père le chasser et le maudire, Pierre Julien fut saisi d'un effroi impossible à décrire.

Sa colère disparut, comme par enchantement.

On sait qu'il partit à la course à travers les champs.

Ses oreilles tintaient.

Il croyait entendre des êtres invisibles qui le poursuivaient et lui criaient sans cesse : maudit, maudit, maudit !

Et il courait.

Il se rendit ainsi jusqu'aux premières maisons de Chateauguay.

A moitié mort de fatigue, il se laissa cheoir sur le bord de la route.

La tête dans ses mains, il se mit à songer à la position dans laquelle il se trouvait.

Chassé ! maudit !

Il lui sembla voir son père lui lancer sa malédiction.

Un frisson glacial parcourut tous ses membres ; il craignait que cette malédiction ne lui fut fatale, et cependant il ne se repentait pas.

Il eut même la pensée de revenir sur ses pas et d'accomplir le crime qu'il avait prémédité ; mais il supposa que son père devait veiller et la crainte d'être surpris de nouveau le retint.

Le jour le surprit dans ses méditations. Il se leva alors, et continua de marcher du coté de Chateauguay.

Il se rendit chez un de ses amis qui demeurait en cet endroit. Il trouva la famille en train de déjeuner. Comme il avait l'habitude parfois d'aller passer le

dimanche à Chateauguay on ne fut pas surpris de sa visite.

On l'invita à se mettre à table, ce qu'il accepta avec empressement. Malgré la marche forcée qu'il venait de faire, et qui en toute autre circonstance lui eut donné un furieux appétit, Pierre mangea peu.

Il passa le dimanche chez son ami.

Les gens de la maison trouvaient qu'il n'avait pas ses manières d'habitude.

Il était sombre, taciturne; à peine répondait-il quand on le questionnait.

Comme on lui faisait la remarque qu'il n'était pas aussi gai que d'ordinaire, il répondit qu'il n'était pas bien ; que la marche l'avait fatigué ; enfin, il expliqua le mieux qu'il put la cause de sa taciturnité.

Vers quatre heures de l'après midi, il partait de Chateauguay pour se rendre à la ville.

Pour venir à Montréal, il fallait dans ce temps là, se rendre au Sault, se faire traverser à Lachine, en canot, par les sau-

vages, puis faire le reste du trajet, soit à pied, soit en voiture.

Pierre qui n'avait que quelques sous dans sa poche, fut donc forcé de marcher tout le long du chemin. Ce ne fut que deux jours après son départ de Beauharnois, qu'il arriva à Montréal.

Il n'avait jamais mis les pieds dans cette ville, aussi se trouva-t-il complètement dépaysé.

Tout en marchant à l'aventure, il arriva à la place Jacques-Cartier.

Il s'arrêta un moment en cet endroit et se mit à réfléchir à ce qu'il devait faire.

Il lui restait à peu près un écu pour tout partage, il lui fallait donc trouver de l'ouvrage s'il ne voulait pas mourir de faim. Mais quoi faire ? Il ne connaissait aucun métier, et ne savait ni lire, ni écrire. Heureusement, il lui vint à la mémoire, qu'une de ses connaissances de Beauharnois, qui avait demeuré quelques mois à Montréal, avait trouvé de l'ouvrage au déchargement des navires, dans le port.

Il descendit la place Jacques-Cartier et se rendit sur les quais. Une heure après il était à l'ouvrage.

Pierre Julien était un garçon très fort et sans être travaillant à l'excès, il était loin d'être le plus paresseux des ouvriers de bord. On s'aperçut bientôt de sa bonne volonté et surtout de sa force et c'était à qui, des propriétaires de navires, lui donnerait de l'ouvrage.

II

Dans le cours de l'été, comme bien on le pense, Pierre avait fait connaissance avec un grand nombre d'ouvriers. Le soir il s'amusait avec eux, à boire et à fêter, très souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Au nombre de ses nouveaux amis se trouvaient trois jeunes gens, qu'il eut été de beaucoup préférable qu'il n'eut jamais connus.

Ces trois jeunes gens se nommaient

respectivement Jos. Latreille, Frank Belleau, et Pascal Touchette. C'étaient trois habitués de la prison et du pénitencier. Ils avaient été condamnés tour à tour pour vol, pour assaut, et pour tentative d'assassinat. C'étaient, par conséquent des amis peu enviables, et cependant, ce fut avec eux que Pierre Julien s'unit le plus intimement.

Chaque soir, ils se réunissaient tous quatre dans une auberge de bas étage qui se tenait alors au coin des rues Lagauchetière et Saint-Laurent.

C'est en cet endroit que Latreille, Belleau et Touchette avaient l'habitude de préparer leurs plans.

La première fois qu'ils parlèrent à Pierre de l'associer à leur brigandage, ce dernier refusa péremptoirement. Il lui restait encore un peu d'honnêteté et de plus il avait une peur affreuse de la police et surtout du pénitencier. Le seul mot de pénitencier le faisait trembler de frayeur.

Cependant à force de lui parler de leurs tours, exécutés sous le nez de la police et

sans qu'on put jamais les découvrir, Pierre finit par se montrer moins scrupuleux. Inutile de dire que nos trois voleurs de profession doraient toujours beaucoup leurs exploits et bien souvent en inventaient pour mieux réussir dans l'œuvre de perdition qu'ils avaient entreprise contre le malheureux Julien.

Pourquoi tant travailler, disaient ou Latreille, ou Belleau, ou Touchette, quand il est si facile de vivre largement aux dépens des gros bourgeois. Les riches doivent aider aux pauvres et quand ils ne veulent pas s'exécuter de bon gré on leur fait faire de force.

Enfin, après beaucoup d'hésitation, et surtout après avoir reçu l'assurance qu'il n'agirait que s'il le fallait absolument, Pierre consentit à s'unir à eux dans la prochaine expédition.

L'occasion se présenta bientôt pour Pierre, de donner un coup de main à ses nouveaux amis.

Un soir, qu'ils s'étaient donné rendez-vous, comme d'habitude, à l'auberge de

la rue Saint-Laurent, Frank Belleau arriva une heure après ses compagnons. On se mit à le questionner sur la cause de ce retard.

—C'est bien simple à expliquer, dit Belleau, je viens de préparer un coup très facile à exécuter et qui va nous enrichir de suite. Dès que nous aurons l'argent en poche, nous filerons aux Etats-Unis et au diable la police.

—Et quel est ce fameux coup que tu viens de préparer, lui demanda Latreille ?

—Voici, reprit Belleau, ce que je vous propose de faire. Depuis plus d'un mois, nous n'avons rien fait et nos poches commencent à sonner creux. Tout en marchant sur la rue Saint-Paul, cette après-midi, je me faisais cette réflexion, et j'en venais à la conclusion qu'il fallait nous mettre à la besogne si nous ne voulions pas mourir de faim. Or, voilà que tout en me ressassant cela dans la caboche, j'aperçois une pancarte dans la vitrine d'un magasin. Je regarde la pancarte en

question et je lis en belles grandes lettres : *On démande un garde magasin.*

Pour un garde magasin, c'est difficile d'en trouver un meilleur que moi ; n'est-ce pas mes petits agneaux ?

—Nous te dirons cela plus tard, répondit Touchette, va toujours.

—Tant pis, continua Belleau, vous ne voulez pas me faire un petit compliment, vous verrez bientôt que vous aviez tort ; mais suffit. Me voilà donc devant le magasin à la pancarte. Après l'avoir luə, pas le magasin, mais la pancarte, je me sentis pénétré d'une inspiration subite qui me dit d'aller offrir mes services à ces braves gens.

Je m'examine un peu la tournure, en me mirant dans la vitrine et me trouvant l'air tout-à-fait respectable, je fais un demi-tour à gauche et j'entre dans le magasin. Un grand désuife d'anglais, vient au-devant de moi, et me demande ce que je désire, naturellement dans la langue de *j'sais c'quépire.*

—J'sais c'quépire ; qu'est-ce que c'est que celà, demande Latreille ?

—Imbécile, reprend Belleau, c'est un musicien anglais. Mais, voyons, vous autres, laissez-moi parler, si vous continuez à m'embêter avec vos questions, je n'en finirai plus. Donc, voilà qu'il me demande en anglais, ce que je désire. Or, vous savez si ça me va, parler l'anglais. Je lui explique le but de ma visite et de suite il me conduit au maître du magasin, un gros vieux, qui n'a pas l'air plus malin qu'un autre. Enfin, pour terminer, le *boss* me trouve de son goût et m'engage à raison de trois piastres par semaine.

—Trois piastres par semaine ; est-ce là ton beau coup, dirent Latreille et Touchette, en riant ?

—Innocents, va, si vous aviez pour deux sous de jugeote, vous comprendriez que si je me suis engagé comme cela, c'était pour entrer dans le magasin. Mais, encore une fois, laissez moi parler. Voici, à quoi je veux en venir : Du moment que je suis dans le magasin, j'examine les êtres

et à un moment donné, nous y faisons une visite qui nous permet de vivre de nos rentes, pendant assez longtemps. Eh ! bien,maintenant,qu'est-ce que vous pensez de mon plan ?

— Parfait, s'écrièrent Latreille, Touchette et Julien, mais quand te proposes-tu de le mettre à exécution.

— Quant à cela, j'ai besoin de trois ou quatre jours, une semaine au plus, pour bien connaître l'intérieur du magasin. D'ailleurs, nous nous verrons tous les soirs et quand tout sera prêt je vous le dirai et nous nous mettrons à l'œuvre.

III

Le propriétaire de l'auberge dans lequel Touchette, Latreille, Belleau et Pierre Julien se réunissaient, était un petit homme trapu, âgé d'environ une quarantaine d'années, et qu'on nommait le père Thibault.

Le père Thibault remplissait depuis

nombre d'années, une fonction très délicate, et qui lui eût peut-être coûté la vie, si on l'eut connu.

C'était généralement chez le père Thibault que se tramaient les vols de toutes sortes qui se commettaient dans Montréal, dans le temps où se passe notre récit. Or bien souvent, les plans préparés dans cet auberge avortaient, ou bien les auteurs étaient arrêtés au moment où ils les mettaient à exécution.

C'est que le père Thibault était en bon termes avec la police et qu'il donnait connaissance à cette dernière de quelques-uns des plans préparés chez lui. Grâce à ce brave aubergiste, la police avait réussi à mettre la main sur plusieurs voleurs de profession qui dévastaient Montréal.

Le père Thibault était donc un mouchard, mais un fin mouchard, faut dire.

Naturellement, il recevait des récompenses pour les petits services qu'il rendait à la police ; mais ces récompenses n'étaient pas très fortes et le père Thibault qui tenait beaucoup à l'argent,

ne dévoilait pas tous les complots qui se tramaient chez lui. Ainsi, par exemple, si ceux qui se proposaient d'exécuter quelque vol hardi, avaient le soin de promettre au père Thibault, une part dans les recettes, la police n'était pas avertie, et le vol se commettait sans que la justice put en découvrir les auteurs.

Les compagnons de Pierre Julien ne connaissaient pas le moyen d'amadouer le père Thibault et se fiaient trop à son *honnêteté.*

C'était la deuxième fois que Touchette, Latreille et Belleau complotaient un vol chez l'aubergiste mouchard. Ce dernier avait laissé faire le premier coup sans rien dire, mais comme il n'avait rien reçu pour son silence, il résolut de dénoncer ces voleurs trop mesquins.

Le lendemain de la réunion, le père Thibault faisait connaître à la police le complot qui venait de se tramer chez lui.

M. Fisherman, c'était le nom du marchand chez qui Belleau avait obtenu de l'emploi, reçut la visite d'un détective qui

lui raconta la chose. Comme il fallait purger la ville de ces voleurs, on décida de ne rien dévoiler, et de laisser Belleau faire son travail, tout en le surveillant de près. C'était le meilleur moyen d'arrêter les quatres misérables d'un seul coup.

Trois ou quatre jours plus tard, Pierre Julien et ses trois nouveaux amis se réunissaient de nouveau chez le père Thibault et décidaient de faire leur visite au magasin de M. Fisherman le lendemain soir.

Comme Pierre Julien n'osait pas prendre une part trop active dans ce vol, il fut résolu qu'il se tiendrait à la porte du magasin, afin de donner l'éveil, dans le cas où la police viendrait les troubler dans leur besogne.

Belleau, Latreille et Touchette devaient entrer dans le magasin et s'emparer de tout ce qui pouvait s'emporter facilement.

Pour plus de précaution, chacun des quatre devait avoir sur lui un couteau quelconque qui lui permettrait de se défendre en cas d'attaque.

En entendant parler de couteau et de l'usage qu'il serait probablement obligé d'en faire, Pierre sentit un frisson lui passer sur le corps. Il n'était pas assez perverti pour envisager un meurtre aussi froidement que ses compagnons. Il tenta de leur faire abandonner ce projet, mais on lui rit au nez et Belleau lui dit que s'il avait peur, il pouvait se retirer de leur société. En même temps les trois misérables se moquèrent de ce qu'ils appelaient sa couardise et le traitèrent d'enfant.

Pierre Julien était orgueilleux et de plus il se croyait trop avancé pour pouvoir reculer. Il consentit donc à faire comme ses compagnons.

Enfin, l'affaire étant réglée, nos quatre brigands se séparèrent, en se donnant rendez-vous pour le lendemain soir, sur la place Jacques-Cartier.

Le père Thibault avait entendu la conversation. Le lendemain matin, il s'empressait d'en donner communication à la police. Comme il n'avait pas été question des moyens que l'on prendrait pour s'intro-

duire dans le magasin, le père Thibault ne put renseigner les autorités sur ce point.

Mais il était certain que Belleau avait un moyen quelconque à sa disposition, puisqu'il avait donné rendez-vous à ses complices pour le lendemain soir. M. Fisherman fut mandé au bureau de la police, où l'on prépara un plan pour l'arrestation des voleurs. A huit heures et demie trois hommes de police se rendaient au magasin de M. Fisherman. Le propriétaire s'y trouvait déjà et tous quatre attendirent l'arrivée des voleurs.

IV

Le magasin de M. Fisherman était situé sur la rue St-Paul entre la place Jacques-Cartier et la rue Saint-Jean-Baptiste. Ce Fisherman était un marchand de bijouteries et d'objets de fantaisie. Pierre Julien et ses compagnons auraient pu s'accaparer un grand nombre d'objets de valeur, s'ils avaient été laissés libres. Mais heureusement, le père Thibault avait parlé.

Le soir du 25 janvier 18... qui était le jour fixé par le quatuor de brigands que les lecteurs connaissent, pour faire leur coup, le magasin de M. Fisherman fut fermé vers six heures et demie.

Il faisait un temps affreux. La neige poussée par un gros vent du nord-est tourbillonnait en tous sens et aveuglait les audacieux qui osaient se montrer dans la rue. Il eut été imposible de choisir un meilleur moment pour accomplir l'œuvre que nos quatre individus se proposaient de faire.

Aussi, lorsque Belleau, Touchette, Latreille et Julien se rencontrèrent vers minuit sur la place Jacques Cartier, étaient-tils tous contents du temps qu'il faisait. Pierre Julien, surtout, qui avait été si effrayé à l'idée de la tentative qu'il devait faire avec ses compagnons ce soir-là, paraissait le plus joyeux de la bande.

Ce fut lui qui battit la marche.

Belleau avait réussi à mettre la main sur la clef du magasin, de sorte que l'entrée en serait facile. Disons, en passant, que la clef en question avait été placée par M. Fisherman lui-même, dans un endroit où Belleau devait nécessairement la voir. Cette clef servait à ouvrir la porte du magasin qui donnait sur la cour.

Ce fut une joie pour nos voleurs quand Belleau exhiba la fameuse clef. Les choses devaient aller comme sur des roulettes, se disaient-ils entre eux. Qu'y avait-il à craindre ? Fisherman demeurait à l'autre bout de Montréal, toute la bâtisse servait de magasin et il n'y avait pas de gardien de nuit ; de plus, la police qui était peu

nombreuse dans ce temps-là, n'oserait pas sortir par une semblable tempête. C'était le succès complet et sans trouble.

Tout en descendant la place Jacques-Cartier, nos quatre voleurs bâtissaient mille châteaux en Espagne.

C'était une chose décidée, qu'on ne s'occuperait que des objets de haute valeur; que le lendemain matin on vendrait les objets volés à un marchand et qu'on prendrait immédiatement la route des Etats-Unis, où l'on vivrait en monsieur.

Leur conversation avait aussi son côté comique.

—Figurez-vous, disait Belleau, la binette que va faire mon anglais de Fisherman en arrivant à son magasin, demain matin. Rien de brisé ; porte fermée et barrée comme d'habitude, mais quelques milliers de piastres de bijouteries de disparues.

— Et la police, dit à son tour Touchette, tu n'en dis rien. Elle se croit plus capable que nous ; va-t-elle en avoir une mine !

Et l'on riait. Pierre Julien ne parlait pas, mais il riait de grand cœur. Il s'habi-

tuait facilement dans son nouveau métier

Enfin, les voilà tous les quatre au coin de la rue Saint-Paul ; ils regardent de tous côtés, mais ne voient rien naturellement, puisqu'il fait noir comme dans un four. Ils écoutent attentivement, mais n'entendent que le bruit de la tempête qui sévit dans toute sa fureur.

Ils avancent jusqu'en face du magasin de Fisherman. A côté de la maison, il y avait un passage étroit qui conduisait dans la cour. Après avoir donné leurs instructions à Pierre Julien qui devait rester dans la rue à l'entrée du passage, Latreille, Touchette et Belleau s'élancèrent vers la cour. Belleau tira la clef de sa poche et ouvrit la porte du magasin. En même temps, Belleau dit à ses compagnons de prendre leur couteau dans leur main ; il était certain qu'il n'y avait personne dans le magasin, mais la précaution est la mère de la sureté.

Leur couteau à la main, tous trois entrèrent dans le magasin. Ils se dirigèrent vers l'endroit où se trouvaient les montres

et autres bijoux de valeur. Ils commençaient déjà à en emplir leurs poches, sans même se donner de la lumière, quand tout-à-coup, trois bras de fer s'abattirent sur les trois voleurs. Au même instant un homme allumait une chandelle qui se trouvait sur le comptoir, et Belleau et ses deux complices purent voir la figure souriante de M. Fisherman et celles beaucoup plus sérieuses de trois agents de police. Ils voulurent crier afin de donner une chance à Pierre Julien de se sauver, mais l'apparition d'un pistolet leur coupa la parole.

— Eh ! bien, mon bonhomme, dit Fisherman à Belleau, on vous prend la main dans le sac. Il paraît que vous avez des goûts pour les bijouteries, mais vous voulez les payer trop bon marché, ce n'est pas juste, mon garçon, et je m'y oppose, comme vous voyez.

Nos trois bandits étaient consternés. Les agents de police s'emparèrent de leurs couteaux dont ils n'avaient pas même songé à faire usage, et leur mirent les me-

nottes sans qu'ils osassent dire un seul mot. Ils ne pouvaient s'expliquer comment Fisherman et la police avaient eu vent de l'affaire. Une même pensée traversa leur esprit : c'était Pierre Julien qui les avait trahis. Mais au même instant, ils entendirent marcher dans le passage.

La police sachant qu'ils devaient être quatre, se douta que celui qui arrivait était un complice qui avait été laissé dehors pour donner l'éveil, et prit les moyens de l'arrêter. Fisherman souffla la chandelle et un agent alla se placer près de la porte.

Pierre apparut bientôt et entra dans le magasin. Après avoir écouté pendant quelques secondes, n'entendant rien, il se décida à parler :

— Es-tu là Belleau ? dépêchez-vous, j'entends quelqu'un qui ....

Il ne put terminer sa phrase, une main venait de l'empoigner au collet. En se sentant saisi, Pierre se mit à se débattre afin de se sauver. Il y aurait peut-être réussi, n'eut été l'arrivée d'un second agent qui aida au premier à le maîtriser.

On lui mit les menottes, comme on l'avait fait à ses complices, et l'on partit pour la station de police.

V

La consternation était telle chez les nouveaux prisonniers, que même lorsqu'ils furent rendus à la station de police et enfermés dans le cachot, ils ne dirent pas un autre mot de plus que leurs noms.

Ils n'osaient se parler. Ne pouvant expliquer d'aucune manière, comment leur complot avait été découvert, ils se figuraient tout simplement qu'ils avaient été trahis par l'un d'entre eux. Mais, quel était le traître ? C'était là ce qui les embarrassait.

Pierre Julien abandonna bientôt ces idées de trahison, pour songer à la position dans laquelle il se trouvait. En se voyant enfermé dans une cellule, sous la garde

de la justice, il lui vint à l'idée que ce qui lui arrivait en ce moment était le résultat de sa conduite passée. Il repassa dans sa mémoire les actes ou plutôt les crimes dont il s'était rendu coupable. Sa tentative d'assassinat sur la jeune fille, en cherchant à la faire noyer, l'incendie des biens de son frère, toute sa vie lui vint à la mémoire.

Puis il vit dans son esprit son pauvre père, qui l'avait surpris au moment où il allait commettre un nouveau crime. Il crut entendre encore ces paroles qu'il prononça en ce moment ; Va-t'en misérable ; je te chasse, je te maudis. Et, tout naturellement, il se dit en lui-même, que la malédiction de son père, qu'il reconnaissait, dans le moment, avoir méritée, était la cause de ce qui lui arrivait. Il regretta amèrement son passé, mais il comprit qu'il était trop tard et qu'il allait avoir le châtiment que méritait le nouveau crime dont il s'était rendu coupable.

Une autre pensée vint alors l'assiéger : quelle douleur allait frapper son père et sa

mère, en apprenant l'arrestation et la condamnation de leur fils ! La pensée surtout du chagrin qu'allait éprouver sa mère en apprenant le déshonneur de son enfant, lui causa une douleur impossible à décrire, et des larmes coulèrent abondamment de ses yeux.

Pierre Julien était une canaille, c'était incontestable,mais il avait toujours aimé sa mère et l'idée de la douleur qu'il allait lui causer par sa conduite, le faisait souffrir horriblement.

Par bonheur,ses compagnons dormaient, car s'ils l'eussent vu pleurer ils se seraient moqués de lui. Et la chose eut été, on ne peut plus simple, puisque aucun des trois n'avait connu sa mère et qu'ils ne pouvaient songer aux sacrifices que ces dernières s'imposent, pour leurs enfants.

Belleau avait été trouvé un beau matin à la porte d'une maison du faubourg Québec, habitée par un brave ouvrier. Ce brave homme l'éleva le mieux qu'il pût, mais il ne put réussir à en faire un honnête homme. Dès le plus bas âge, il mani-

festa un goût pour le vol et la rapine. Son père adoptif ne pouvant le corriger, le livra à la police qui lui fit passer quelques mois en prison. Et le résultat fut qu'il en sortit plus canaille qu'à son entrée. Finalement, le brave ouvrier qui l'aimait cependant, comme son fils véritable, se vit forcé de le mettre à la porte de sa maison. Depuis lors il passa les trois quarts de son temps en prison.

Quant aux deux autres, Touchette et Latreille, la canaillerie était originaire chez eux. Leurs pères avaient passé plus de la moitié de leur vie dans le pénitencier et les enfants avaient été élevés dans les rues.

Belleau, Touchette et Latreille étaient habitués à coucher dans les cellules de la station de police et ils dormaient en cet endroit, comme s'ils eussent été dans le lit le plus moelleux.

Julien, n'ayant jamais eu maille à partir avec la justice, se trouva beaucoup dépaysé dans le cachot ; aussi ne dormit-il pas cette nuit-là.

Le lendemain matin les quatre prisonniers furent amenés devant le juge. Pierre Julien se déclara coupable et fut condamné à cinq ans de détention au pénitencier de Kingston. Ses compagnons plaidèrent non coupables et leur procès fut remis à la prochaine session des assises criminelles.

M. Fisherman, heureux d'avoir pu empêcher les voleurs de dévaster son magasin, fit cadeau de cent piastres à la police. Le père Thibault reçut cinquante piastres pour sa dénonciation.

VI

Enfin, Pierre Julien dut partir pour le pénitencier. Il eut pour compagnon de chaîne un individu qui en était à son troisième voyage. C'était un voyou de la pire espèce. Son langage était tellement cynique, tellement révoltant, que Pierre en fut

effrayé. Son compagnon s'aperçut de sa frayeur et se mit à le gouailler. Le malheureux Pierre souffrit le martyre pendant tout le trajet.

Il arriva à Kingston le soir. Après avoir entré son nom et celui de son compagnon sur le registre du pénitencier, on leur fit changer leurs vêtements pour le costume du forçat. Pierre fit ce changement d'assez mauvaise grâce. Il trouvait pénible d'avoir à endosser un pantalon dont une jambe était d'une étoffe rouge et l'autre d'une étoffe gris pâle, un habit de la même façon, et une casquette faite des mêmes étoffes taillées en pointes disposées de manière que le rouge fût suivi du gris ; mais, que pouvait-il faire ? n'était-il pas devenu forçat par sa faute et ne devait-il pas subir les conséquences de sa misérable conduite ?

Quand il se vit affubler de ce costume il ressentit toute l'humiliation qui le frappait. Il était relegué de la société. A l'avenir il n'avait pour toute espace, que les quatre murs qui entouraient le pénitencier

Encore ne devait-il marcher que sous l'œil vigilant des gardiens.

Au moment de l'arrivée de Pierre, les prisonniers venaient d'entrer dans leurs cellules. Un gardien le conduisit à la sienne. En passant dans le corridor qui sépare les deux rangées de cachots, Pierre entendit les forçats qui se disaient les uns aux autres, en voilà un nouveau.

La voix du gardien leur fit faire silence. Ces chambres étroites, séparées par des épaisses murailles et fermées par des grilles en fer, firent trembler de frayeur le malheureux Julien. Il est impossible, pour le visiteur qui entre pour la première fois dans ces lieux de détention de ne pas se sentir le cœur serré par l'aspect sevère qu'ils présentent. Et si l'honnête homme éprouve une impression aussi pénible à la vue de ce déploiement de précaution contre toute tentative d'évasion ou de complot, combien plus douloureux doit être le sentiment que ressent en entrant le malheureux que la justice a condamné à vivre des années en ces lieux.

Pierre arriva à sa chambre, Sa chambre !...l'espace de quelques pieds qu'une couchette en fer remplissait presqu'en entier, et où le détenu ne pouvait que se coucher ou s'asseoir sur son lit.

Le bruit que fit le gardien en fermant et en barrant la grille retentit jusque dans le cœur du pauvre malheureux. Harrassé par la fatigue du voyage, brisé par l'émotion, il se jeta sur son lit et la figure cachée dans son oreiller, donna libre cours aux sanglots qui l'étouffaient. Le désespoir était dans son âme. Voilà donc où l'avait conduit son mauvais caractère. Il était à jamais déshonoré et son déshonneur allait rejaillir jusque sur ses vieux parents. Cinq ans à vivre dans cette prison, au milieu de voyous de la pire espèce. Enfermé le jour entre quatre murs épais, et sous l'œil vigilant des gardiens qui épieraient tous ses mouvements, et la nuit dans cette étroite cellule ou les remords viendraient l'assiéger. Qu'elle vie !

La mort n'était-elle pas préférable à cette vie affreuse qu'il allait mener,

pendant cinq ans ? La mort, c'était la délivrance. Oui mais après ? Après, c'était l'éternité.

Or, Pierre, malgré tous ses défauts, malgré toutes les erreurs qu'il avait commises, avait encore un reste de foi. A la pensée de paraître devant Dieu dans l'état où il se trouvait et surtout après un suicide, il frémit. Il rejetta bien vite l'idée de mettre un terme à sa captivité en s'ôtant la vie.

Pierre était encore plongé dans sa douloureuse méditation quand un bruit faible d'abord, mais qui prit bientôt des proportions effrayantes, le fit bondir sur son lit. Il écouta quelques instants et comprit bientôt la nature de ce bruit. C'étaient les prisonniers qui, comme ils ont l'habitude de le faire assez souvent, secouaient la porte de leurs cellules.

Fou de rage et de désespoir, Pierre Julien sauta de son lit et se jetant sur la grille qui le tenait enfermé dans ce cachot, il se mit à la secouer avec frénésie, à la frapper avec ses poings. Ce n'était plus un homme, c'était un démon. Au même

instant le gardien entra dans le corridor, une lanterne à la main. Les détenus, qui connaissaient les règlements sévères du pénitencier, s'empressèrent de se jeter sur leur lit et de faire semblant de dormir, mais Pierre Julien, ne sachant même pas ce qu'il faisait, continuait à ébranler la porte de sa cellule et à la frapper de ses poings.

Le gardien se rendit jusqu'à l'endroit où Pierre se trouvait et apercevant à travers les barreaux sa figure que le désespoir et la rage rendaient hideuse, voyant avec quelle force le détenu s'acharnait contre la grille, qui le retenait prisonnier, il courut immédiatement chercher du secours. Il revint avec deux aides. On s'empara de Julien qui fit une résistance désespérée, on lui mit les menottes aux mains, puis on le conduisit dans un cachot, où il n'entrait aucune lumière. Pour plus de précaution et afin qu'il ne renouvelât pas la scène qu'il venait de faire, on lui lia les pieds avec une chaîne retenue à la muraille par un gros anneau. Puis les

gardiens le quittèrent en lui recommandant de se tenir plus tranquille à l'avenir.

Le cachot dans lequel Pierre Julien venait d'être enfermé n'était pas beaucoup plus grand que la cellule qu'il venait de quitter. Il mesurait trois pieds de large sur sept de long. Au lieu d'une grille comme il y en avait pour fermer les cellules, ce cachot avait une énorme porte en fer qu'un homme seul avait beaucoup de difficulté à ouvrir. Il n'y avait dans ce cachot, ni couchette, ni aucun autre meuble. Un peu de paille était étendu dans un coin et c'était sur ce lit peu moelleux que devait se coucher celui que l'on enfermait dans cet endroit. Au désespoir et à la rage, avait succédé chez Julien, une espèce de lassitude qui le paralysait. Dès que les gardiens furent partis, il se laissa tomber sur la paille et bientôt le sommeil s'empara de lui.

Quand Pierre Julien se réveilla le lendemain matin, il fut tout surpris de se trouver dans la plus complète obscurité.

Le cachot qu'il occupait n'avait comme je l'ai déjà dit, aucune ouverture par où la lumière put entrer. Le sommeil avait rendu à Julien un peu de calme. Il regrettait sa conduite de la veille au soir, comme il regrettait ce qui l'avait conduit au pénitencier, et se demandait ce qui allait lui arriver. Il l'apprit bientôt L'individu qui vint lui apporter quelque nourriture lui apprit qu'il devait rester en cet endroit durant trois jours et qu'il n'aurait pour toute nourriture que du pain et de l'eau.

Après le départ du guichetier, Pierre tempêta et ragea, mais inutilement, il dut faire ses trois jours de cachot et vivre au pain et à l'eau.

VII

Le premier jour que Pierre passa avec ses nouveaux compagnons de vie, fut certainement un des plus pénibles de tout son temps de détention—On se moqua de lui ; on lui parla de sa tentative de briser les barreaux de sa cage, et comme il était peu patient, il se fâchait, or, plus il se fâchait, plus on le gouaillait. Il reçut force taloches mais il sut en donner, de sorte que la journée finie, il fut fort content d'aller s'enfermer dans sa cellule. Disons de suite qu'il ne s'acharna plus contre la grille qui le retenait captif.

Peu à peu Pierre Julien finit par s'habituer aux manières des détenus et l'on cessa bientôt de se moquer de lui. La conduite qu'il avait tenue le soir de son arrivée lui avait beaucoup aliéné les officiers du pénitencier. Aussi le mit-on de suite à l'ouvrage le plus dur, à casser de la pierre. Il eut pour compagnons de travail, ce que le pénitencier comptait de plus ca-

naille ; des gibiers de potence, comme on dit avec raison.

Il y avait peu de Canadiens au pénitencier de Kingston dans le temps où Pierre Julien purgeait sa condamnation. Mais ceux qui y étaient ne l'avaient pas volé. Quelques-uns avaient été condamnés pour tentative d'assassinat, d'autres pour vol de grand chemin, celui-ci pour faux, celui-là pour assaut grave ; enfin, il y en avait un qui après avoir été condamné à être pendu pour meurtre, avait vu sa sentence commuée en un emprisonnement pour la vie. Pierre Julien au contact de ces misérables, en apprit de belles.

On envoie des gens au pénitencier dans le but de les corriger, hélas ! que ne dit-on plutôt, dans le but de les pervertir. Veut-on savoir où se trament les vols, les meurtres, qu'on aille au pénitencier. C'est là que se préparent tous ces crimes qui étonnent le monde et qui sont la désolation des honnêtes gens.

Les plus vieux enseignent aux jeunes les moyens dont ils se sont servis pour ac-

complir des plans infernaux, et ils combinent tous ensemble quelques nouveaux crimes qu'ils réussissent bien souvent à mettre à exécution quand ils sont revenus prendre leur place dans la société.

Il y avait à peine six mois que Julien était au pénitencier, que déjà il ne le cédait en rien au cynisme de ses compagnons.

Loin de regretter sa conduite passée et principalement l'action qui l'avait menée où il était, il s'en faisait gloire. Et voilà le sort de tous les condamnés.

Pierre se moquait de la malédiction que son père lui avait lancée en le chassant et il se promettait déjà, quoiqu'il eût quatre ans et demi de détention à faire, de se venger sur son frère et sur Alexina, de ce dont il était le seul coupable.

Comme ses compagnons plus avancés que lui dans le vice, il maudissait Dieu et les hommes.

Je ne m'arrêterai pas à raconter la vie de Pierre Julien pendant les cinq ans qu'il passa à Kingston. D'ailleurs chaque jour se ressemble, pour les malheureux

que la justice a frappés, et les petits incidents arrivés à Pierre que je pourrais citer en passant, n'auraient aucun intérêt pour mes lecteurs. Je me contenterai de raconter deux faits. Le premier, c'est l'arrivée de Touchette, Belleau et Latreille, qui avaient été condamnés à vingt ans de détention pour le vol chez Fisherman, et le second, une punition infligée à Pierre pour assaut sur un gardien.

L'arrivée des trois compagnons de Julien fut l'objet d'une espèce de réjouissance de la part des détenus. Ces trois misérables étaient connus au pénitencier puisqu'ils y avaient passé une partie de leur vie. Aussi fallait voir l'accueil qu'on leur fit. Ils durent raconter tous les mauvais tours qu'ils avaient faits depuis leur départ du pénitencier ; or, comme Belleau, Latreille et Touchette étaient menteurs comme des voleurs, je n'ai pas besoin de dire que leurs histoires eurent un immense succès.

Quant au châtiment infligé à Julien c'est quelque chose de plus sérieux.

Il y avait trois ans qu'il était au pénitencier. Il avait déjà commis plusieurs fautes qui lui avaient mérité le cachot. Les gardiens commencèrent bientôt à le détester. Il paraît que c'est une règle pour les gardiens d'être brutaux envers les détenus. Quiconque a eu l'occasion de visiter les pénitenciers, a pu se convaincre de la vérité de ce que je dis. On dirait que ces gens n'ont pas affaire à des hommes, mais à des animaux. L'on semble croire que pour être obéi par les prisonniers, il faut leur parler durement, grossièrement, comme on le ferait avec un animal vicieux.

Mais, après tout, ces gardiens ont peut-être raison : passons.

Pierre Julien qui était très impatient lorsqu'il arriva au pénitencier, était devenu d'une promptitude inqualifiable. Or un jour, un gardien s'avisa de le réprimander sur quelque chose qu'il venait de faire et lui parla... disons un peu sévèrement. Julien ne l'entendait pas de cette

manière et dans un moment de colère frappa le gardien.

Le coup n'était pas donné que déjà il le regrettait ; mais il était trop tard.

Or, un prisonnier qui frappe un officier du pénitencier est passible du fouet. Pierre le savait et il fallait qu'il n'y songeât pas pour avoir accompli l'acte qu'il venait de faire. Des aides s'emparèrent du malheureux et le conduisirent dans un cachot en attendant que le directeur du pénitencier eut prononcé la sentence.

Une heure plus tard Pierre était amené devant le directeur qui le condamnait à recevoir cent vingt coups de fouet. La peine était sévère, mais il paraît que le crime la méritait.

On peut se faire une idée de l'effet qu'eût sur Julien, une semblable condamnation.

Cent vingt coups de fouet, appliqués comme on le fait au pénitencier, sont plus que suffisants pour donner la mort. On comprendra donc facilement la peur que le malheureux Pierre éprouva, en appre-

nant le châtiment qu'il allait recevoir.
Il passa la nuit sans sommeil et fut debout avant le jour. Il se livra alors à de sérieuses réflexions qui lui firent maudire la vie, ses semblables et jusqu'à Dieu.

VIII

Sait-on vraiment ce que c'est que la peine du fouet ? Ces gens qui ont pour mission de faire exécuter la loi, ont-ils une idée des douleurs qu'endure ce malheureux qui reçoit une centaine de coups de fouet. Ah ! il faudrait que ces messieurs y passassent une fois. Il faudrait qu'avant de les nommer directeurs où gardiens de pénitenciers,on leur fit appliquer quelques douzaines de coups de fouet sur le dos ; on leur fît connaître au moins la conduite révoltante, infâme de certains gardiens qui paraissent avoir pour mission de tourmenter les prisonniers afin de les exci-

ter à la révolte et les faire battre ensuite ; peut-être y regarderaient-ils deux fois avant de faire appliquer ce supplice digne des temps barbares.

Que de changements ne ferait-on pas ? Et ces changements seraient tout autant en faveur des gens respectables que des forçats eux-mêmes.

En effet, croit-on que la conduite de certains gardiens qui mènent les prisonniers comme des animaux ni plus ni moins, croit-on que cette discipline que l'on donne aux forçats, les fasse devenir meilleurs ? Si réellement on le pensait, il serait facile de démontrer le ridicule d'une pareille idée, par des centaines d'exemples.

C'est un fait reconnu que celui qui a le malheur d'être fouetté, surtout comme on le fait dans certains pénitenciers, cesse d'être homme pour ne devenir qu'une brute.

Il était dix heures moins un quart, quand on vint chercher Pierre Julien pour le conduire au lieu du supplice.

Qui pourrait dire les pensées sinistres et

douloureuses qui traversèrent l'esprit du malheureux, lorsqu'il franchit l'espace qu'il y avait entre son cachot et l'endroit où il devait recevoir son châtiment.

Etait-il possible que la société, non contente de l'éloigner de son sein, exigeait encore pareil supplice ?

Quelles tortures n'allait-il pas endurer?

— Maudits soient donc ceux qui causèrent ma perte !

Maudite soit la loi qui me fait le jouet d'êtres sans cœur !

Maudits soient ceux qui, sous prétexte de faire exécuter cette loi, vont mettre ma chair en lambeaux, me faire endurer des souffrances atroces !

Maudits soient ceux qui m'ont donné le jour !

Maudit, maudit, moi-même !

Ainsi pense le malheureux Julien.

La rage est dans son cœur. Il voudrait avoir en son pouvoir le monde tout entier, pour l'écraser sous ses pieds. La haine qu'il ressent maintenant pour ses sem-

blables n'a plus de bornes. Ce n'est plus un homme, c'est une brute.

Le malheureux Julien marche à pas lents, soutenu par les deux gardiens qui sont allés le chercher dans son cachot. Ses yeux sont égarés, il sait à peine où il va.

Cependant en arrivant dans la salle du supplice où se trouvent réunis en ce moment tous les prisonniers, il cherche à reprendre contenance.

Ses compagnons de détention ont la vue sur lui. Quelques-uns, le regardent d'un air moqueur, mais la généralité paraît attristée. Plusieurs même, ont les yeux remplis de larmes. C'est que ces malheureux ne sont pas encore complètement corrompus. Les uns sont tout nouvellement arrivés, les autres n'ont pas encore eu à souffrir de la brutalité des gardiens : il leur reste encore un peu de cœur.

En apercevant l'instrument du supplice Pierre Julien sentit ses jambes fléchir sous lui. Il dû s'arrêter même un instant.

Enfin, le voilà rendu. On lui met le dos à nu, et on attache ses bras et ses pieds à

un instrument construit expressément pour la flagellation.

Deux prisonniers qui avaient consenti à se faire bourreaux, pour prix de leur liberté, se placèrent de chaque côté de la victime. Leurs bras musculeux annoncent que chaque coup qu'ils porteront sera fatal.

Le directeur du pénitencier donne l'ordre de commencer.

Le fouet, conduit par le bras vigoureux de l'un des bourreaux, décrivit un demi cercle, et vint s'abattre sur le dos de Julien, en faisant entendre un sifflement terrible. Les sept lannières du fouet laissèrent sept marques rouges sur la peau du malheureux, qui se tordit de douleur; mais avant qu'il fût remis de la douleur que lui causait ce premier coup de fouet, un second sifflement se faisait entendre et sept autres marques apparaissaient sur le dos de Julien.

Alors le malheureux se mit à lancer des cris effroyables, inhumains et qui faisaient dresser les cheveux des spectateurs. C'é-

taient, des imprécations, des blasphêmes tellement monstrueux que les détenus eux-mêmes en étaient effrayés.

Les coups continuaient à pleuvoir sur le dos du malheureux. Le sang jaillissait de mille endroits différents. Les fouets en étaient rougis, les bourreaux en avaient sur la figure et leurs mains en étaient teintes.

Les détenus étaient paralysés à la vue de cette effroyable torture.

Les cris de Julien diminuèrent peu à peu. On n'entendit plus bientôt que sa respiration saccadée. Cependant, il ne perdit pas connaissance. Les bourreaux avaient terminé leur œuvre. Le dos de Pierre ne présentait plus qu'une plaie. On détacha le malheureux de l'instrument de supplice et deux gardiens durent le transporter dans l'infirmerie, où il reçut quelques soins que nécessitait son état.

Pierre Julien fut plusieurs semaines avant de sortir de l'infirmerie. Enfin, ses plaies s'étant cicatrisées, il dut reprendre la vie de ses compagnons. Quel change-

ment s'était opéré chez le pauvre Julien. Il avait vieilli comme si trente années s'étaient écoulées depuis le jour où il reçut son châtiment. Ses cheveux étaient presque blancs ; des rides nombreuses sillonnaient sa figure ; il était sombre, taciturne, ne parlait jamais ; il semblait, en un mot, comme un spectre vivant.

Le temps fixé pour sa détention finit bientôt. Il éprouva une certaine satisfaction lorsqu'on lui annonça qu'il allait enfin jouir de la liberté. Il y tenait, le malheureux, à la liberté, et pour une raison qui le peint bien sous son vrai jour.

Pierre Julien attribuait tout ce qu'il avait souffert à Alexina et à Arthur. A Alexina, parce que par son refus de l'accepter pour époux, elle l'avait fait chasser de sa paroisse natale. Il se figurait que s'il eût épousé cette jeune fille, il se serait fait une vie nouvelle, heureuse et tranquille ; à Arthur, puisque celui-ci lui avait enlevé celle que lui, Pierre, désirait pour compagne de sa vie.

Des idées de vengeance traversèrent

son esprit et déjà il formait un plan infernal qu'il n'attendait que l'occasion de mettre en exécution.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que Pierre Julien quitta le pénitencier.

VIII

Nous allons revenir maintenant à nos anciennes connaissances de Beauharnois, dont je n'ai pas parlé depuis quelque temps. Voyons ce qui s'était passé pendant les cinq années écoulées.

Immédiatement après leur mariage, Arthur et Alexina avaient naturellement pris possession de leur nouvelle résidence.

Dans la paroisse, la disparition de Pierre Julien avait causé peu d'excitation. Le pauvre diable était peu estimé et naturellement on trouva que c'était un bonheur qu'il eut quitté Beauharnois. Il n'y eut

que ses amis de cabaret qui songèrent à lui un peu plus que de raison.

Arthur et Alexina jouissaient de tout leur bonheur, et ce bonheur était partagé par les familles des nouveaux époux.

Mais, il était écrit quelque part, que Pierre Julien, en quelque endroit qu'il fût, devait être le malheur de ces bonnes familles.

Dans le temps où se passe mon récit, les journaux étaient peu nombreux, et encore ne recrutaient-ils leurs abonnés que parmi les habitants des villes. Il était rare de trouver un lecteur de journal à la campagne. En général, on ne savait même pas lire. A vrai dire, il n'y avait que le curé, le notaire et le médecin de la paroisse qui se payaient le luxe de souscrire à une feuille quelconque.

Ainsi donc, les nouvelles de la ville n'arrivaient à la campagne que très rarement. Quand un paysan venait vendre ses denrées à la ville, il avait le soin de se bourrer de nouvelles qu'il racontait ensuite à ses voisins et voisines.

Or, il se trouva que le jour où Pierre subissait son procès et était condamné au pénitencier, il y avait à Montréal un habitant de Beauharnois qui apprit la chose et la raconta au père du condamné, Jean Julien.

On se figure facilement la douleur que ressentit le pauvre père en apprenant la conduite de son fils et le châtiment qu'il avait si justement mérité. Ce fut avec beaucoup de ménagement qu'il en parla à sa femme. Malheureusement, les précautions furent inutiles. La malheureuse mère fut accablée par cette pénible nouvelle. Elle prit le lit quelques jours plus tard et un mois après on la conduisait au cimetière.

Jean Julien, frappé au cœur par le déshonneur que lui causait son fils et par la mort de son épouse qu'il aimait tendrement, ne put supporter longtemps la douleur qu'il éprouvait. Un an après la condamnation de son fils au pénitencier, il allait rejoindre au ciel, la compagne de sa vie.

Arthur, de son côté, supporta difficilement la honte que lui causait son misérable frère. Mais, grâce à la bonne Alexina et au bon cœur des habitants de Beauharnois, qui évitèrent toujours de lui parler de son frère, il finit par oublier quelque peu ce qu'était devenu le misérable Pierre et reprit peu à peu son genre de vie habituelle.

Cinq ans après leur mariage, nous retrouvons Arthur et Alexina dans leur petite maison à Beauharnois, vivant dans la plénitude de leur bonheur. Arthur est maintenant un cultivateur à l'aise. Grâce à d'abondantes récoltes qu'il sut vendre avec profit, Arthur avait considérablement augmenté ses propriétés.

Deux enfants, un petit garçon et une petite fille, étaient venus resserrer leur union. Le bonheur régnait donc en maître dans cette maison. Ils étaient trop heureux, Alexina le disait des fois à son mari. Elle éprouvait des pressentiments sinistres ; l'avenir lui apparaissait plein de douleurs.

Arthur prenait tous les moyens possibles de chasser de l'esprit de sa bonne petite femme toutes ces idées noires. Mais, à force d'entendre Alexina lui parler de ses pressentiments, il avait fini par y prendre part. Et quand la jeune femme lui faisait part de ses craintes pour l'avenir, il ne trouvait d'autre réponse à lui faire que de la presser sur sa poitrine et de la couvrir de baisers.

Environ huit jours après la sortie de Pierre du pénitencier. Arthur dut aller à Chateauguay, porter une certaine quantité de grain qu'un marchand de cet endroit avait acheté de lui. Afin d'être de retour le même jour, Arthur partit de bon matin. A son départ Alexina se jeta à son cou et lui demanda en grâce d'envoyer un de ses hommes à sa place à Chateauguay.

—Je sens qu'un malheur va t'arriver, s'écriait la jeune femme les larmes aux yeux, et que ferai-je sans toi, mon pauvre Arthur.

—Ne crains rien, ma chère Alexina, je pars de bonne heure et je serai de retou

avant la nuit. Et d'ailleurs, que veux-tu qu'il m'arrive. Je suis en bons termes avec tous les habitants de Beauharnois et de Chateauguay, et l'on n'a pas vu d'étranger dans la paroisse depuis plusieurs semaines. Chasse ces idées sombres et amuse-toi avec nos deux petits anges.

Et Arthur partit ; Alexina ne put travailler de la journée et dès cinq heures du soir, elle se plaçait à la fenêtre pour voir si elle n'apercevrait pas son mari sur la route.

IX

Arthur s'était rendu à Chateauguay sans encombre. Cependant, il ne put en partir aussi tôt qu'il l'eut désiré.

Il était sept heures du soir quand il se mit en route pour revenir chez lui. On était en automne et le jour était presque disparu quand Arthur quitta Chateauguay.

Se doutant de l'anxiété que devait éprouver son épouse, il fit prendre le grand trot à son cheval. Il n'était plus qu'à quelques arpents de sa maison, quand son cheval butta contre un obstacle. Le pauvre jeune homme fut lancé en dehors de sa voiture et alla donner la tête contre une roche.

Le cheval d'Arthur se releva de suite et prit sa course vers la résidence de son maître.

On peut juger de la terreur qu'éprouva la pauvre Alexina, lorsqu'elle vit arriver le cheval seul.

Heureusement le père de la jeune femme se trouvait là en ce moment.

Il partit de suite, courut chez les voisins chercher de l'aide, et tous ensemble s'en allèrent à la recherche d'Arthur.

Ils le trouvèrent à une dizaine d'arpents de sa demeure, privé de connaissance et perdant énormément de sang par une large blessure qu'il avait à la tête.

On le transporta chez lui.

On comprendra facilement ce qu'éprou-

va Alexina en voyant arriver son mari dans un état aussi pitoyable.

Elle surmonta la douleur qu'elle ressentait et s'empressa de donner à Arthur les soins que requérait son état.

La cause de l'accident arrivé à Arthur était inexplicable pour tous les habitants de Beauharnois.

Qui avait pu placer en travers du chemin, la corde qui avait causé la chute du cheval et par contre celle d'Arthur.

On ne connaissait personne dans la paroisse qui fût assez méchant pour faire une action aussi méprisable.

Une vieille femme disait bien qu'elle avait vu un étranger à mine suspecte rôder dans les environs de la résidence d'Arthur, mais comme la vieille était une de ces commères, comme il en existe malheureusement un peu partout, qui connaissent tout ce qui ce passe, à dix lieues à la ronde, et qui inventent des histoires quand elles n'en trouvent pas de vraies, on fit peu de cas de ses dires et le misérable resta inconnu.

Je dois avouer cependant que pour la première fois de sa vie peut-être, la vieille commère avait dit une vérité.

L'accident était arrivé vers dix heures du soir, or une heure avant, à peu près, une chaloupe prenait terre à Beauharnois, à l'endroit où se trouve actuellement la résidence du juge.

La chaloupe était conduite par un homme seul.

L'homme attacha l'embarcation à un poteau planté en terre, en cet endroit, prit une corde qui se trouvait au fond de la chaloupe et descendit trois ou quatre arpents plus bas que la demeure d'Arthur.

Craignant que son plan infernal ne fit une autre victime que celle pour laquelle elle était préparée, il attendit quelques instants avant de barrer le chemin.

Enfin, voyant que personne ne venait, il traversa la route, attacha solidement un bout de sa corde, à la cloture, puis revenant sur ses pas, il fixa l'autre bout de la même manière de l'autre côté du chemin.

Il avait à peine terminé son travail, qu'il entendit le bruit d'une voiture, venant dans la direction de Chateauguay.

C'était Arthur qui arrivait. On sait ce qui eut lieu.

La secousse fut terrible pour Arthur.

Quant au cheval, chose singulière, il n'était que légèrement blessé.

L'homme qui s'était tenu blotti à côté du chemin, près de l'eau, sortit de sa cachette, courut alors vers l'endroit où se trouvait sa chaloupe, sauta dedans et prit la direction de l'île Perrot.

Cet homme n'était autre que Pierre Julien.

Arthur reprit connaissance, une heure environ après qu'il eut été transporté chez lui. Le médecin qu'on avait mandé déclara que la blessure n'était pas très grave et que dans huit jours le jeune homme serait complètement rétabli.

De fait une dizaine de jours après l'accident, Arthur était entièrement guéri et pouvait vaquer à ses affaires.

X

Pierre Julien après sa sortie du pénitencier, s'était dirigé immédiatement vers Beauharnois. N'osant se montrer dans la paroisse qui l'avait vu naître, et où il avait vécu si longtemps, de crainte d'être reconnu, il alla se cacher dans la petite île qui se trouve un peu en bas de la ville actuelle. Le soir de son arrivée sur l'île, c'est-à-dire huit jours après son départ de Kingston, il traversa à Beauharnois et se rendit auprès de la demeure de son frère. Il aperçut près de la grange, une charette chargée de grain et comprit de suite qu'Arthur devait aller le lendemain porter ce grain quelque part.

Prenant toutes les précautions possibles, il s'approcha de la maison et regarda par la fenêtre. Il aperçut Arthur et Alexina assis près d'une table et causant ensemble. La vue de la jeune femme fit sur lui une impression douloureuse. L'amour qu'il avait pour elle, et qu'il croyait dis

paru, se réveilla plus fort que jamais. La voyant heureuse auprès de son mari, il résolut de briser son bonheur, en faisant mourir celui qu'Alexina lui avait préféré.

C'était son frère cependant, celui qu'il voulait assassiner, mais Pierre n'avait plus de cœur ; il serait peut-être mieux de dire qu'il n'en avait jamais eu.

Puis il songeait à tout ce qu'il avait souffert depuis son départ de Beauharnois, ses cinq ans de détention et surtout la torture du fouet. Or, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, Pierre rendait Arthur et Alexina responsables de tous les maux qu'il avait soufferts.

Enfin, craignant d'être surpris, il retourna à son île, bien disposé à revenir tous les soirs jusqu'à ce qu'il aurait obtenu le résultat qu'il désirait.

De l'île où il se trouvait, il pouvait voir facilement les voitures passer sur la route de Beauharnois. Le lendemain matin, de bonne heure, il vit une voiture partir de la maison de son frère et comprit que

c'était Arthur qui se rendait à Chateauguay.

Il passa toute la journée à observer la route, et le soir arrivé, voyant que son frère n'était pas encore de retour, il résolut de mettre en pratique le projet qu'il avait dans la tête.

On sait ce qui arriva.

Après l'accident, Pierre avait pris la direction de l'île Perrot, oubliant d'apporter avec lui la corde qui lui avait servi à commettre son crime.

Comme on se trouvait dans le mois de juillet et que c'était le temps de la moisson, Pierre offrit ses services à un cultivateur de l'île Perrot pour les travaux des champs. Il fut accepté et se mit de suite à l'ouvrage.

Quelques jours plus tard, il apprit par des gens qui étaient allés à Beauharnois, que son frère n'avait été que blessé dans l'accident qui lui était arrivé et qu'il se trouvait déjà en état de reprendre ses travaux.

Pierre se mit alors à chercher un moyen

de faire mourir son frère sans s'exposer à tomber entre les mains de la justice. Il comprenait fort bien la portée du crime qu'il voulait commettre et savait que la punition de ce crime, c'était l'échafaud.

Il laissa terminer les travaux,puis quand il sut qu'Arthur devait se trouver seul, chez lui, il se disposa à mettre son sinistre projet à exécution.

Pierre Julien couchait dans une grange. Le cultivateur qui l'employait avait voulu lui donner une chambre dans la maison, mais Pierre avait déclaré qu'il préférait coucher dans la grange, parce qu'il faisait moins chaud que dans la maison.

Une nuit donc, après s'être assuré que tout le monde dormait, il quitta l'île Perrot pour se rendre à Beauharnois.

Rendu en cet endroit, il se dirigea vers la résidence d'Arthur. Il emportait avec lui une longue corde et un manche de hache. Il se mit à examiner la grange et trouvant une porte ouverte, il s'empressa d'entrer. Puis, il jeta une corde par-dessus une poutre et attendit.

Arthur était le premier levé dans la paroisse. Aussi à trois heures du matin il était debout et se rendait à sa grange pour y chercher le foin nécessaire à la nourriture de ses animaux.

Pierre qui n'avait presque pas dormi de la nuit le vit sortir de sa maison. Et alors avec le plus grand sang-froid possible il se disposa à commettre le crime le plus épouvantable.

Arthur ne se doutant de rien, rentra dans la grange en fredonnant un air canadien. Il avait à peine fait un pas que Pierre lui assénait un violent coup de manche de hache qui l'étendait sans vie, à ses pieds. Alors on eut pu voir le malheureux fratricide passer la corde en nœud coulant autour du cou de son frère, le hisser à quelques pieds du sol, puis attacher solidement l'autre bout de la corde.

Alors, il regarda pour voir s'il y avait quelqu'un sur la route et ne voyant personne, il prit sa course dans la direction du lac, sauta dans sa chaloupe et se dirigea à force de rames vers l'île Perrot.

Quelques heures plus tard, Alexina inquiète de ne pas voir revenir son mari, s'en fut à la grange et ne trouva plus qu'un cadavre.

La jeune femme ne put supporter la secousse et tomba privée de connaissance, à quelques pas de son mari.

Les voisins les trouvaient tous deux quelques instants plus tard et les transportaient à la maison.

Alexina fut plusieurs heures sans connaissance. Enfin elle revint à elle et raconta comment, trouvant que son mari retardait à entrer elle s'était rendue à la grange et l'avait trouvé pendu à une poutre.

Personne ne put expliquer si c'était un suicide ou un assassinat. On fit une enquête qui n'aboutit à rien.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

EPILOGUE.

Il ne me reste que peu de chose à dire, maintenant, pour terminer ce récit. Je ne crois pas devoir raconter ici la douleur de la malheureuse Alexina.

Depuis son union à Arthur, elle n'avait éprouvé que du bonheur et voilà que la mort le lui enlevait encore jeune et au moment où l'avenir semblait leur promettre un accroissement de bonheur.

La pauvre Alexina eut voulu mourir avec son époux, mais elle était chrétienne et mère, et tout en ressentant par la mort

d'Arthur une douleur impossible à décrire, elle s'attacha à la vie, pour ses enfants.

Je dirai de suite qu'elle les éleva chrétiennement.

Malgré des offres avantageuses qui lui furent faites, elle refusa toujours de se marier de nouveau.

Elle mourut à l'âge de quarante ans.

Quant à Pierre Julien, il se rendit, après son crime, dans les chantiers d'Ottawa où il travailla pendant plusieurs années. Mais, s'il avait échappé à la justice humaine, la justice divine eut son cours.

Un jour il eut une jambe et un bras de cassés par la chute d'un arbre, or comme il ne pouvait plus travailler, il se vit forcé de mendier. Il vécut misérablement dans plusieurs endroits de la province de Québec et finalement vint à Beauharnois, où il mourait quatre ans après son arrivée en cet'endroit.

Je n'ose terminer ce petit roman sans dire que Latreille, Belleau et Touchette revinrent à Montréal où ils formèrent une association de voleurs qui dévastèrent cette

ville pendant un grand nombre d'années. J'aurai l'occasion prochainement, je l'espère, de raconter quelques-uns de leurs exploits.

FIN

ALBERTINE

ET

FRÉDÉRIC

ALBERTINE ET FRÉDÉRIC.

NOUVELLE.

En l'année 18...... vivait à Saint-Roch de Québec un nommé François Bouchard.

Bouchard était marchand. Sans être riche, il avait une bonne clientèle qui lui permettait de vivre largement.

Au moment où je le présente à mes lecteurs, François Bouchard peut avoir une cinquantaine d'années.

La vie de mon ami François avait été, à peu de choses près, celle de tous ceux de sa classe.

Son père était un brave ouvrier' pas riche, tant s'en faut, mais honnête jusque dans le bout des ongles. Disons qu'en brave Canadien, le père Bouchard avait eu une douzaine d'enfants. Il avait eu le bonheur d'en conserver huit. François était l'aîné.

Comme bien on le pense, ces enfants n'eurent pas une forte instruction. Cependant tous allèrent à l'école jusque après leur première communion.

François fut mis à l'école des Frères de Saint-Roch. Il en sortait à l'âge de douze ans pour entrer comme commis dans un magasin de cette localité.

Les magasins n'étaient pas aussi nombreux alors, qu'ils le sont aujourd'hui, et les salaires étaient loin d'être aussi satisfaisants.

François Bouchard changea deux ou trois fois de patrons, mais dans chaque établissement, il sut remplir sa position à la satisfaction de ceux dont il était l'employé.

A l'âge de vingt-deux ans, François se

mariait. La nouvelle Dame Bouchard était assez jolie. Elle se nommait Martine Beaudoin et pouvait avoir lors de son mariage une vingtaine d'années.

Son père Alexis Beaudoin était employé à la fabrique de meubles de M. Vallière sur la rue Saint-Valier. Il avait un bon salaire et il vivait bien.

Le mariage de François Bouchard et de Martine Beaudoin se fit sans éclat.

François n'était pas riche, puisqu'il ne gagnait que six piastres par semaine ; il ne voulait pas faire trop de dépenses pour son mariage, afin de conserver les petites économies qu'il avait faites, pour mettre à exécution un projet qu'il avait formé et qui était ni plus ni moins celui de prendre un jour magasin pour son propre compte.

Un an plus tard, François Bouchard avec l'aide de son beau-père, ouvrait un magasin de marchandises sèches sur la rue des Fossés, au coin de la rue du Pont, justement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le magasin de M. Rochette, cordonnier.

Il ne doit pas être nécessaire de dire,

que le magasin de mon ami François n'était pas aussi considérable que celui des gros marchands de Québec, actuellement. Mais il avait un assortiment assez varié, qui lui était suffisant dans les circonstances.

Le mariage de François Bouchard fut béni par la naissance d'une enfant, une belle petite fille qui reçut au baptême le nom d'Albertine.

Dire que la petite Albertine fut aimée, choyée, dorlotée, c'est perdre son temps. Car, je le demande ici aux pères et mères de famille, aux grands-pères et grand'-mères, aux oncles et aux tantes mêmes, quel est celui ou celle d'entre eux qui n'aime pas son enfant, ou l'enfant de son frère ou de sa sœur.

On aimait la petite Albertine, on l'adorait même. La grand'mère disait à sa fille, tu la gâtes et elle de son côté satisfaisait au moindre caprice de sa petite fille.

Albertine grandit entourée des soins et des caresses de toute la famille. La mère

Beaudoin ne passait pas une fois devant la maison sans entrer donner au moins un baiser à l'enfant.

Lorsque Albertine commença à sourire puis à gazouiller, ce fut une joie dans la famille. On lui parlait comme si elle eût été grande fille. On riait aux larmes de ses cris de joie, de son petit bavardage.

On se disputait pour savoir quel nom la petite dirait le premier.

A quatre ans la petite Albertine commençait à apprendre ses lettres. A huit ans on la mettait pensionnaire au couvent de Saint-Roch ; à dix ans elle faisait sa première communion et à seize ans elle laissait le couvent pour rentrer définitivement dans sa famille.

Partout où elle passait, la petite Albertine se faisait aimer. Douée de beaucoup de talent, et d'une intelligence fort rare, elle faisait de rapides progrès et tenait la tête dans chacune de ses classes.

Lorsqu'elle sortit du couvent, elle était assez instruite pour la position qu'elle devait occuper dans le monde. Ce qui ne

gâte rien elle était assez bonne musicienne, c'est-à-dire qu'elle jouait le piano très-bien et qu'elle chantait à ravir. Elle pouvait être la femme d'un médécin, d'un notaire, d'un avocat et même d'un journaliste.

A seize ans, Albertine était belle, je dirai même jolie. Elle était grande et admirablement bien faite. Des cheveux blonds et légèrement ondulés lui tombaient sur les épaules, des beaux yeux bleus et surtout un sourire qui la faisait aimer de tous ceux qui la voyaient, telle était Albertine Bouchard.

Faut dire que les prétendants ne faisaient pas défaut. Mais la jeune fille ne voyait pas de hâte à se marier. Elle vécut ainsi, jusqu'à l'âge de vingt ans.

Cent amoureux s'étaient présentés, et tous avait été réfusés. Les gens commençaient à trouver cela étrange et l'on se disait déjà qu'Albertine avait l'intention de se faire sœur de la charité.

II

Au moment où se passe notre récit, François Bouchard avait à son emploi, depuis environ six mois, un jeune homme de vingt-deux ans à peu près.

Il se nommait Frédéric Martel.

C'était le fils d'un cultivateur de l'Ange-Gardien.

Frédéric était ce qu'on appelle un joli garçon. Il avait fait une partie de son cours classique au Séminaire de Québec, puis avait abandonné le grec et le latin pour se mettre dans le commerce.

Il avait pris de Lavigueur, des leçons de violon et jouait assez bien pour amuser son monde.

Tel qu'il était Frédéric n'était pas à détester, et bien des jeunes filles lui faisaient les yeux doux.

Mais il était pauvre.

Son père avait une nombreuse famille et l'instruction qu'il avait donnée à son

fils était le seul héritage qu'il pouvait lui laisser.

Il y avait quatre ou cinq ans qu'il était dans le commerce lorsqu'il entra comme commis chez Bouchard. Frédéric avait pour salaire sa pension et dix piastres par mois.

La première fois que Frédéric et Albertine se rencontrèrent, ils se sentirent attirés l'un vers l'autre. Le jeune homme avait le malheur d'être terriblement timide.

Il considérait Albertine trop riche pour oser croire qu'un jour il pourrait prétendre à sa main et pour rien au monde il n'eut voulu laisser percer l'amour qu'il avait pour la jeune fille.

Car il faut bien le dire, Frédéric aimait la fille de son patron, il l'aimait comme on n'aime qu'une fois dans sa vie. Il eut donné tout au monde pour être aimé d'Albertine, mais jamais il n'eut voulu encourager cet amour, parce qu'il était persuadé que son patron ne voudrait jamais l'accepter, lui pauvre diable, pour son gendre.

Dans les premiers temps que Frédéric passa chez Bouchard, il avait l'habitude de se rendre au salon et de rester quelques heures à faire de la musique avec Albertine, en compagnie du père et de la mère de la jeune fille.

On chantait, on jouait et le temps passait on ne peut plus agréablement.

François prenait un bien vif plaisir à faire venir Frédéric dans le salon et à le faire rencontrer avec sa fille.

Ignorait-il quel serait le résultat de ces rencontres répétées, ou, le sachant, trouvait-il que le jeune Martel était un parti avantageux pour Albertine ? Mystère que nous tâcherons d'éclaircir en temps et lieu.

Les choses allaient ainsi depuis six mois ; un dimanche, lorsque Frédéric entra chez son patron, après les vêpres, il trouva dans le salon un jeune homme en compagnie d'Albertine.

On se figure facilement la douleur qu'il ressentit. Et pourtant il devait s'y attendre.

Il n'avait jamais parlé de son amour à la jeune fille.

Il est vrai qu'il passait tous ses moments de loisir dans la demeure de son patron ; qu'il saisissait toutes les occasions d'être agréable à la jeune fille ; mais ce n'était pas suffisant pour qu'Albertine, si toutefois elle l'aimait, n'encourageât pas les avances d'un autre jeune homme.

Frédéric n'avait pas une goutte de sang dans la figure ; il dut s'appuyer sur le dos d'une chaise, pour ne pas tomber. Cela se passa en moins d'une minute. Il se disposait à se retirer, lorsque Albertine se rendit au-devant de lui et le conduisit auprès du jeune homme qu'elle lui présenta sous le nom de Joseph Valin.

III

Valin était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il venait d'être reçu avocat. Il appartenait à une famille assez bien posée pour aider au jeune avocat à se faire une clientèle capable de le faire vivre à l'aise.

C'était donc un parti avantageux, et le pauvre Frédéric avait bien raison de craindre sa présence.

Albertine paraissait gaie. Naturellement sa joie augmentait encore la douleur qu'éprouvait Frédéric.

François Bouchard s'était aperçu de ce qu'éprouvait son employé, et avait regardé son épouse afin de le lui faire remarquer, mais il n'en eut pas la peine. La mère d'Albertine suivait attentivement Frédéric, et dois-je le dire, il vint un moment où ses yeux se voilèrent de larmes.

Elle essaya un moyen de mettre un terme aux souffrances du jeune Martel, en lui proposant de faire un peu de musique

Frédéric ne se sentait pas capable de jouer, il donna toutes sortes de prétextes, mais il lui fallut s'exécuter.

Albertine se rendit au piano et Frédéric dut prendre son violon. Mais il joua mal, très-mal même. Finalement il plaça son violon sur le piano et ne voulut plus y toucher. Dès qu'il en trouva l'occasion, il se retira dans sa chambre. Valin partit quelques instants plus tard enchanté de sa visite.

Décrire le désespoir qui s'empara du jeune Frédéric, est impossible. Tout était fini. Le parti qui se présentait était avantageux et infailliblement, il serait accepté par la jeune fille et par les parents.

Il pleura amèrement. Ces pleurs le soulagèrent un peu. Il songea alors à ce qu'il avait à faire.

Il ne trouva qu'un moyen, s'éloigner de cette maison où il avait vécu si heureux depuis plusieurs mois. Il ne reverrait plus Albertine et qui sait s'il ne parviendrait pas à l'oublier.

Lorsque l'on vint le chercher pour le

souper, il refusa de descendre, disant qu'il n'était pas bien et qu'il ne désirait pas manger.

La servante le questionna quelque peu et malgré toutes les précautions que Frédéric prenait pour se cacher la figure, elle s'aperçut qu'il avait pleuré.

Elle se rendit dans la salle à dîner où se trouvait déjà François Bouchard, son épouse et sa fille et raconta ce qu'elle venait de voir.

En entendant ce que la servante disait Albertine comprit de suite le mal dont Frédéric souffrait.

Son père et sa mère qui la regardaient la virent pâlir, puis enfin éclater en sanglots.

Elle l'aimait et chose étrange, jamais elle en avait dit un mot à ses parents. La chose s'explique facilement si l'on considère que Frédéric ne lui avait jamais parlé de son amour. Comme elle n'avait même pas la certitude d'être aimée, quoiqu'elle s'en doutât beaucoup, elle ne se croyait pas obligée de parler à ses parents

de l'amour qu'elle éprouvait pour le jeune homme.

Les parents d'Albertine aimaient beaucoup Frédéric. Ils le savaient sobre, honnête et religieux. Il eut été difficile pour eux d'avoir un meilleur gendre.

Ils consolèrent leur fille en lui promettant que tout s'arrangerait et qu'avant longtemps il y aurait deux heureux de plus.

François s'attendait que Frédéric lui parlerait de son amour pour sa fille et la demanderait en mariage. N'ayant qu'Albertine d'enfant, il voulait la garder chez lui. Le jeune Frédéric deviendrait son associé et serait ainsi en position de bien faire vivre son épouse.

Dois-je dire ici, que Frédéric et Albertine dormirent peu la nuit suivante.

Le lendemain matin, Frédéric descendait au magasin et lorsque François arriva à son tour, le jeune homme se rendit auprès de lui. François l'accueillit avec joie. Ils parlèrent de différentes choses,

puis Frédéric annonça à son patron son intention de le quitter prochainement.

François ne s'attendait pas que l'affaire prendrait cette tournure. Cependant il se remit bientôt de sa surprise et répondit à Frédéric :

—Je regrette beaucoup la détermination que vous avez prise ; j'avais l'intention de vous prendre comme associé au mois de mai prochain.

En entendant ces paroles, Frédéric resta tout décontenancé. Il demeura quelques secondes avant de répondre, mais une idée lui traversa l'esprit : que lui servirait d'être l'associé de M. Bouchard si Albertine devait épouser un autre que lui.

François comprit l'hésitation qu'éprouva le jeune homme, il comprit aussi la raison de sa réponse : Frédéric refusait l'offre de son patron.

Le père d'Albertine demanda au jeune homme d'attendre encore quelques jours avant de prendre une décision finale. Frédéric consentit à se rendre au désir de Bouchard.

IV

La gaieté était disparue chez François. Aux repas à peine s'échangeait-il quelques paroles. Frédéric et Albertine avaient l'air de deux condamnés à mort. La tête basse, n'osant se regarder l'un l'autre; c'était quelque chose de navrant de les voir.

Cela dura deux jours. Le matin du troisième jour, Albertine brisée par tant d'émotions ne put se lever.

François envoya chercher le docteur Rousseau, qui vint immédiatement voir la jeune fille. Après quelques questions posées à la mère de celle-ci, il dit en riant que la maladie n'était pas grave et que le remède qu'il allait donner serait très-efficace.

Le docteur se rendit au salon et fit mander Frédéric.

—Mon ami, dit le docteur Rousseau, Albertine est malade et c'est de votre faute ; il vous faut m'aider à la guérir.

Elle vous aime et vous l'aimez. Allez lui conter votre amour immédiatement.

Puis prenant Frédéric par le bras, il le conduisit dans la chambre où se trouvait la jeune fille.

—Tenez, s'écria-t-il, en s'approchant d'Albertine, voici un jeune homme qui a quelque chose d'intéressant à vous dire.

Puis il se retira, laissant Frédéric auprès de la malade.

En voyant le changement qui s'était opéré en si peu de temps chez la jeune fille, Frédéric ne put retenir ses larmes.

—C'est donc vrai que vous m'aimez, s'écria-t-il, en se jetant aux pieds d'Albertine. Ah ! pardonnez-moi ce que je vous ai fait souffrir.

Si vous saviez la douleur que me causait l'idée que vous pouviez en aimer un autre. Je vous aime, je t'aime Albertine...

Inutile de dire la joie qu'éprouva la jeune fille, en voyant Frédéric et en l'entendant déclarer l'amour qu'il avait pour elle. Tout le passé fut oublié et l'on ne songea plus qu'au présent et à l'avenir.

Huit jours après, Albertine était rétablie, et trois mois plus tard, M. le curé Charest bénissait dans la belle église de Saint-Roch, le mariage de Frédéric Martel avec Albertine Bouchard.

FIN.

DOULEURS ET LARMES.

DOULEURS ET LARMES.

—

RÉCIT.

Un soir du mois de mai 18..., dans une des riches demeures de la rue Saint-Denis, un homme et une femme, tous deux encore jeunes, se tenaient auprès d'un berceau, dans lequel gisait un petit enfant de deux ans.

La mère pleurait.

Le père pâle, la tête basse, regardait le cher petit être que Dieu lui avait donné et qu'il allait peut-être lui enlever, car, disons-le de suite, l'enfant dans le berceau se débattait dans les transes de l'agonie.

Le père se nommait Arthur Lamontagne.

Au moment où nous le voyons pour la première fois, Arthur peut avoir de 25 à

26 ans. Il occupe une très belle position dans une banque de cette ville, position qui lui permet de vivre largement et de fréquenter la première société montréalaise.

A l'âge de vingt-deux ans, il avait épousé Alice Marcheterre, fille d'un riche marchand d'Ottawa, qui lui apporta en dot plusieurs milliers de piastres.

L'épouse de Lamontagne semblait avoir été douée par Dieu de tous les dons de la nature.

Elle était bonne et belle ; chantait bien, jouait le piano en artiste, en un mot, elle possédait toutes les qualités propres à faire le bonheur de celui qui lui donnait son nom.

Le bonheur devait être le partage de ce jeune couple. Aussi, ceux qui les voyaient, enviaient-ils leur sort.

Un an environ après leur mariage, Dieu mit le comble à leur joie, en leur donnant une enfant, une jolie petite fille.

Il fut décidé que la petite porterait le

nom de sa mère ; elle fut donc baptisée sous le nom d'Alice.

Alice grandit caressée et choyée par ses parents.

Tous deux passaient des heures entières auprès du berceau dans lequel reposait le cher petit ange, guettant son réveil afin de pouvoir le caresser, le couvrir de baisers.

Bientôt l'enfant commença à gazouiller, puis elle prononça ces mots qui font bondir de joie, le cœur des parents : pa-pa, maman.

Enfin, la petite Alice commença à marcher. Le père se mettait d'un côté de l'appartement, la mère de l'autre et l'enfant voyageait de l'un à l'autre, tombant à chaque pas, se relevant après mille efforts et continuant à marcher pour tomber, se relever et marcher de nouvau ; recevant pour récompense mille baisers et caresses de ses parents.

La joie régnait chez Arthur Lamontagne.

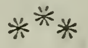
Hélas ! ils ignoraient que tout être ap-

partient à Dieu qui peut nous ôter aujourd'hui ce qu'il nous a donné la veille.

Alice venait d'atteindre sa deuxième année lorsqu'elle fut attaquée de cette terrible maladie qu'on nomme diphthérie.

Décrire la douleur que ressentirent Arthur et son épouse est impossible. Celui-là seul qui a eu l'incomparable malheur de perdre un de ses enfants comprendra leurs souffrances.

Au moment où commence notre récit, le médecin venait de les informer que tout espoir de guérison était impossible et que l'enfant allait mourir dans le cours de la nuit.



En apprenant cette terrible nouvelle, la jeune femme perdit connaissance. Le médecin lui prodigua de suite ses soins et la ramena à la vie. Hélas ! que ne l'a-t-il laissée dans cet état ; elle n'aurait pas eu à souffrir les douleurs inouies que la mort de son enfant devait lui causer.

En revenant à elle, la pauvre femme se jeta à genoux, puis s'adressant à la mère du Christ, elle lui fit une de ces prières qui partent du cœur et comme une mère sait en faire, lorsqu'elle voit un de ses enfants en danger :

" Marie, mère de Jésus, vous qui avez enduré toutes les souffrances, vous qui avez vu votre Fils fouetté, couronné d'épines et attaché à une croix, voyez ma douleur et secourez-moi."

Quant au malheureux Arthur il semblait avoir perdu la raison. Pâle, les yeux égarés, il se tenait debout auprès du berceau, regardant son cher enfant se débattant dans des souffrances atroces.

La mère se lève et s'approche de son enfant. Ils s'assoient, Arthur d'un côté du berceau, Alice de l'autre, et tous deux se livrent alors à la contemplation de ce petit être que les anges venaient chercher.

Quelles douleurs sont semblables à celles de ces deux malheureux ?

Comme ils souffrent tous deux.

Enfin, l'enfant se calme ; Arthur et Alice se penchent à la hâte sur le berceau.

La petite ouvre les yeux. Elle aperçoit son père et sa mère auprès d'elle. Elle fait un effort, lève ses petits bras et enlaçant le cou de ces deux êtres qui l'aiment, elle les attire jusqu'à sa figure, pendant qu'un sourire de bonheur effleure ses lèvres.

Arthur et Alice n'osent remuer de crainte de causer quelques chagrins à leur petite fille. Mais il leur semble que les petits bras qui entourent leur cou sont plus froids. Il leur semble que ces petites joues qui touchent à leur joue sont plus froides. Ils se lèvent tous deux. L'enfant dans le berceau n'est plus qu'un cadavre.

Ma plume se refuse à décrire le désespoir de ces infortunés parents.

Le médecin qui avait été témoin de cette scène déchirante s'approcha d'Arthur et de son épouse et refoulant les larmes qui baignaient ses yeux, il chercha à les consoler.

La pauvre mère tomba comme fou-

droyée aux pieds du médecin. On courut chercher le prêtre.

Alice ne reprit connaissance que quelques instants, et le matin, le pauvre Arthur se trouvait en présence de deux cadavres.

Alice et son enfant furent inhumées au milieu d'un concours considérable de parents et d'amis.

Arthur suivait le cortège.

Bien des gens ne purent retenir leurs larmes à la vue du malheureux, tellement la douleur était empreinte sur sa figure.

Un an plus tard, Arthur laissait le monde pour entrer dans une communauté religieuse. Il songe aux pieds des autels, aux deux anges que Dieu lui avai donnés et qu'il lui a enlevés.

FIN.

UN REVENANT.

UN REVENANT.

LÉGENDE.

Un soir du mois de février dernier, nous étions réunis un certain nombre d'amis dans la salle de l'Institut Canadien de Québec, lorsque au moment où nous étions en frais de discuter sur la politique de certains journaux, nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un pauvre vieillard, courbé sous le poids de l'âge et des privations, nous demandant la charité.

Nous nous empressâmes d'acquiescer à sa demande, et notre homme satisfait de l'accueil que nous lui avions fait, se disposait à partir, lorsque je ne sais trop par quel hasard on me suggéra l'idée de lui demander s'il ne connaissait pas quelques histoires du bon vieux temps.

—J'en connais beaucoup, me répondit-il, que mon père me racontait lorsque j'é-

tais jeune, mais si vous croyez que je puisse vous intéresser, je vous en citerai une qui m'est arrivée à moi-même il y a à peine huit ans.

Nous acceptâmes cette proposition avec d'autant plus de plaisir que c'était ce que nous sollicitions. Prenant la chaise que je lui présentai, notre raconteur vint s'asseoir au milieu de nous et commença son récit en ces termes :



C'était la veille de Noël 186.. ; je demeurais à Charlesbourg, à quelques arpents de l'Eglise. J'étais venu à Québec pour régler des affaires de famille, et comme je n'avais pu voir les personnes que je désirais rencontrer, que très tard dans l'après-midi, il était près de huit heures lorsque je me disposai à retourner à ma demeure.

Par malheur, il faisait une tempête épouvantable, et les quelques *habitants* qui étaient venus à la ville pour vendre leurs produits, plièrent bagage et s'empressèrent

de partir, lorsqu'ils aperçurent le mauvais temps, de sorte que je me vis obligé de faire plus d'une lieue à pied, dans des chemins impraticables et au milieu des ténèbres les plus profondes.

Je partis donc, et l'espoir me guidant, je fis plus de la moitié du chemin sans qu'aucun accident m'arriva.

J'espérais pouvoir atteindre ma demeure heureusement, lorsqu'à un quart de lieue de l'église environ, je fus enveloppé dans un tourbillon de neige, et j'errai pendant plus d'une demi-heure ne sachant trop où j'allais.

Enfin, harrassé par une marche forcée de plus de trois heures, dans la neige jusqu'aux genoux, et ayant complètement perdu mon chemin, j'aurais très-certainement péri là, si je n'avais aperçu une maison à quelques pas de moi.

Je me dirigeai à la hâte vers cette habitation, et je frappai à la porte.

Une voix creuse, que je crus sortir d'un tombeau, me dit d'ouvrir.

Quelle ne fut ma stupeur, lorsqu'en en-

trant j'aperçus un homme, maigre et décharné, moitié vêtu, assis sur une buche près du foyer, et qui semblait sortir d'une profonde rêverie.

En me voyant un éclair de joie brilla dans ses yeux : — Soyez le bienvenu dans ma pauvre demeure, dit-il, je n'ai autre chose à vous offrir qu'un abri contre le mauvais temps ; puisse-t-il vous satisfaire.

Surpris de me trouver en présence d'une personne que je n'avais jamais vue, dans un lieu où je devais connaître tout le monde, je lui démandai comment il se faisait que depuis six ans que je demeurais à Charlesbourg, je ne l'avais pas rencontré ?

—En effet, me répondit-il, vous ne devez pas me connaître, puisqu'il y a dix ans que je ne compte plus parmi les vivants.

—Comment ! monsieur, vous êtes mort depuis dix ans ? dites-vous, et vous êtes ici ce soir ! vous êtes donc un revenant ?

—Oui, je suis un revenant ; si vous me voyez ici en ce moment, ce n'est que par

une permission de Dieu ; mais comme l'heure approche où je dois retourner parmi les morts et qu'il faut, qu'avant de partir je vous transmette la cause de ma présence ici, afin que mon malheur vous serve d'exemple, je vais m'empresser de vous raconter la chose.



Il y a dix ans à pareille époque, un homme revenait de la ville, à pieds, lorsque arrivé dans les environs d'ici, il fut saisi par une violente tempête, qui le contraignit à venir me demander asile. Je refusai d'ouvrir, et comme il insistait, je menaçai de le tuer, s'il ne se retirait pas.

Il partit, en effet, mais je ne pus dormir de la nuit. Il me semblait entendre les gémissements de ce malheureux qui me suppliait de le laisser entrer, et le lendemain matin, j'étais debout avant quatre heures.

Je n'osais sortir ; j'avais comme un pressentiment de ce qui devait m'arriver

Il était sept heures du matin, lorsqu'on vint m'avertir qu'on avait trouvé un homme gelé à mort à quelques pas de ma maison et qu'on l'avait transporté au presbytère.

Il n'y avait plus à en douter ; c'était le même qui était venu frapper à ma porte, au milieu de la nuit, et auquel j'avais refusé d'ouvrir. Une action aussi lâche, méritait un châtiment ; il ne se fit pas attendre.

Le soir même, j'avais une violente attaque d'apoplexie, qui me conduisit au tombeau en moins de deux heures, sans avoir eu ni prêtre, ni médecin.

Depuis ce jour, Dieu a voulu que je vinsse ici tous les ans, la veille de Noël, attendre que quelqu'un, surpris par le mauvais temps, me demande un gîte pour la nuit, et ce n'est qu'aujourd'hui, que sans le savoir, vous avez été l'instrument dont la Providence s'est servi pour ma délivrance. Maintenant, ma pénitence est finie et je vais aller recevoir la récompense qui m'est destinée.

Merci, adieu ! Et il disparut.............
....
....

***

Je restai comme plongé dans une léthargie complète, je ne sais trop combien de temps, et lorsque je sortis de cette torpeur, il faisait grand jour.

Pour m'assurer que je n'avais pas été le jouet de quelque cauchemar, je cherchai dans tous les endroits de la maison, mais je ne trouvai rien, et je sortis bien persuadé que ce n'était pas une vision, mais bien une réalité dont j'avais été témoin.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

